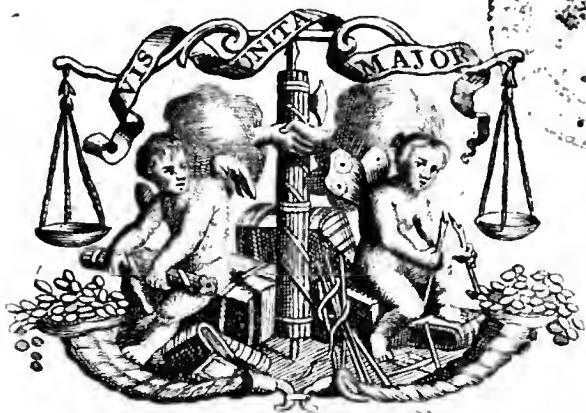


HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.

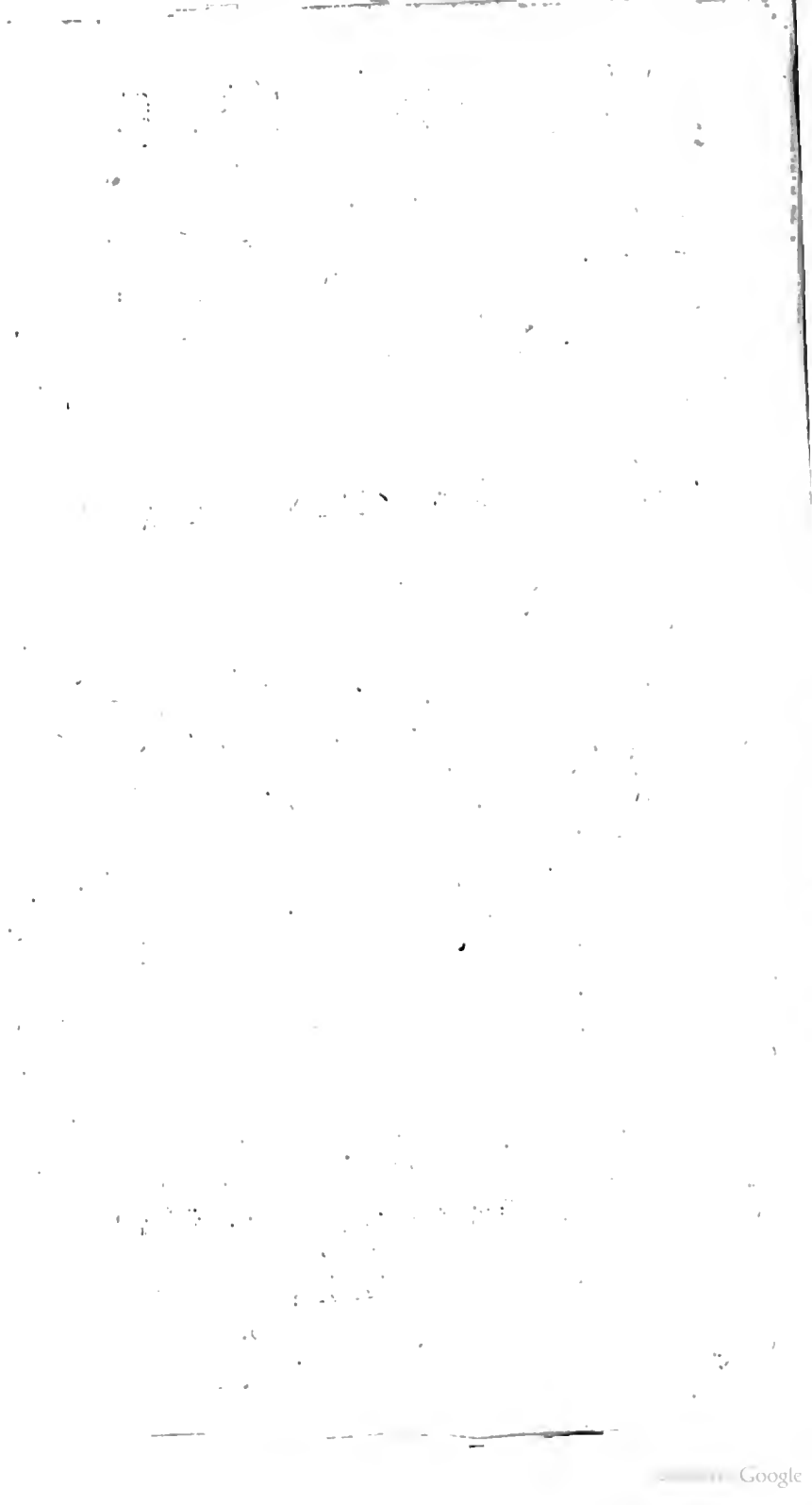
ROI DE SUEDE,  
*Par M<sup>r</sup>. DE VOLTAIRE.*

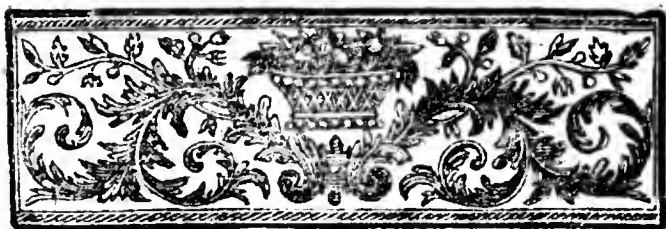
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,  
*Par DEPERN DE LA COMPAGNIE*

M. DCC. XXXII.





# DISCOURS

SUR L'HISTOIRE

DE CHARLES XII.

**L** y a bien peu de Souverains dont on dû écrire une Histoire particuliere. En vain l'amaligmité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la memoire se conserve; & ce nombre seroit encore plus petit, si

## *Discours sur l'Histoire*

on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louïs XII. avoit pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le pere; on benira la memoire de Henri IV. qui conquit son heritage à force de vaincre, & de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protégé les Arts que François I. avoit fait naître.

Par

## *de Charles XII.*

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais Princes , comme on se souvient des inondations , des incendies & des pestes.

Entre les Tyrans & les bons Rois sont les Conquerants, mais plus approchant des premiers ; ceux-ci ont une reputation éclatante. On est avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable foiblesse des hommes , qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante , & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Prin-  
\* 4 ces,

## *Discours sur l'Histoire*

ces , qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre , & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir , elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empe- reurs de Rome , de Grece , d'Allemagne , de Moscovie , de tant de Sultans , de Ca- lises , de Papes , de Rois , combien y en a - t - il dont le nom merite de se trouver ail- leurs que dans les tables chronologiques , où ils ne sont que pour servir d'épo- ques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes , comme parmi les

*de Charles XII.*

les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le Public est inondé de volumes sous le nom de Mémoires, d'Histoire de sa Vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les emploieroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'Histoire seule, depuis deux siècles en Europe.

Cette demangeaison de transmettre à la Postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens com-

\* 5

muns,

## *Discours sur l'Histoire*

muns , vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour , & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu , comme la plus belle qui ait jamais été ; le Roi qu'ils ont vû , comme le plus grand Monarque ; les affaires dont ils se sont mêlez , comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la Posterité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre , que sa Cour soit troublée d'intrigues , qu'il achette l'amitié d'un de ses voisins ,



V.

*de Charles XII.*

fins, & qu'il vende la sienne à un autre ; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires & quelques défaites , ses sujets échauffez par la vivacité de ces événemens presens, pensent être nez dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce Prince meurt, on prend après lui des mesures toutes différentes, on oublie & les intrigues de sa Cour , & ses Maîtresses , & ses Ministres , & ses Generaux , & ses Guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances,

## *Discours sur l'Histoire*

ces , on a signé des milliers de traitez , & donné autant de batailles , & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'évenemens & de details se presente devant la Posterité ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui aiant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se seroit donc bien donné de garde d'ajouter cette Histoire particuliere de Charles XII. Roi de Suede, à la  
mul-

multitude des livres dont le Public est accablé, si ce Prince & son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été du consentement de toute la terre les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en lisant la vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des Con-  
\*\*  
quē-

## *Discours sur l'Histoire*

quêtes. Car où est le Souverain qui pût dire ; j'ai plus de courage & de vertu , une ame plus forte , un corps plus robuste , j'entens mieux la guerre , j'ai de meilleures troupes que Charles XII. Que si avec tous ces avantages , & après tant de victoires , ce Roi a été si malheureux , que devroient esperer les autres Princes qui auroient la même ambition avec moins de talents & de ressources.

On a composé cette Histoire sur des recits de personnes connues , qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII. & de Pierre le Grand Empereur de Moscovie ; & qui s'étant retirez dans un  
Pais

Pais libre long - tems après la mort de ces Princes , n'avoient aucun interêt de déguiser la verité.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irreprochables. C'est pour-quoi on trouvera cette Histoire fort differente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de Charles XII. On a omis plusieurs petits combats donnez entre les Officiers Suedois & Moscovites ; c'est qu'on n'a point pretendu écrire l'Histoire de ces Officiers , mais seulement celle du Roi de Suede : même parmi les événemens de sa vie , on n'a choisi que les

\* \* 2

plus

## *Discours sur l'Histoire*

plus interessans. On est persuadé que l'histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait , mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la Postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1728. cessent déjà de l'être aujourd'hui en 1731. Le commerce commence par exemple à être moins negligé en Suede. L'Infanterie Polonoise est mieux disciplinée , & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours lorsqu'on lit une Histoire , songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal

*de Charles XII.*

dinal de Rets , prendroit les François pour des forcenez qui ne respirent que la guerre civile , la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Louis XIV. diroit , les François sont nez pour obéir , pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Memoires des premieres années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre Nation que de la mollesse , une avidité extrême de s'enrichir , & trop d'indifference pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint. Les Anglois ne ressemblent pas plus aux Fanatiques de Crom-

## *Discours sur l'Histoire*

wel , que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée , ressembtent aux Scipions. Je ne sçai si les Sueois seroient aujourd'hui des troupes aussi formidables qu'elles l'étoient dans les derniers tems. On dit d'un homme , il étoit brave un tel jour. Il faudroit dire en parlant d'une Nation, elle paroissoit telle sous un tel gouvernement , & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Ministre trouvoit dans cet ouvrage des verités desagrees ; qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics , ils doivent compte au Public de leurs actions, que c'est à ce prix qu'ils achettent leur grandeur ; que  
l'Hif



l'Histoire est un témoin & non  
un flatteur , & que le seul moïen  
d'obliger les hommes à dire  
du bien de nous , c'est d'en  
faire.

ARGU-



# ARGUMENT

DU

## LIVRE PREMIER.

*H*istoire abrégée de la Suede juf-  
qu'à Charles XII. son édu-  
cation, fes ennemis. Caraëtere du  
Czar Pierre Alexiowits : fes def-  
feins, fes entreprifes. Charles eft  
attaqué à la fois par la Mofcovie,  
la Pologne & le Dannemarck. Il  
part de Stockolm à l'âge de feize  
ans, & défait cent mille Mofcovi-  
tes avec huit mille Suedois.

HIS-

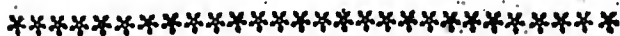


X

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.



*LIVRE PREMIER.*



A Suede & la Finlande compo-  
tent un Royaume un tiers  
plus grand que la France,  
mais bien moins fertile, &  
aujourd'hui moins peuplé. Ce Pais,  
large de deux cens de nos lieuës, &  
long de trois cens, s'étend du midi  
au nord, depuis le cinquante-cinquié-  
me degré jusqu'au soixante & dixié-

*Tom. I.*

A

me

## 2 HIST. DE CHARLES XII.

me, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni Printems, ni Automne. L'Hiver y regne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'Été succèdent tout à coup à un froid excessif ; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serain ; un air pur. L'Été presque toujours échauffé par le Soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscles qui durent, à proportion que le Soleil s'éloigne plus de la Suede ; & la lumière de la Lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par la lumière boréale, fait qu'on voyage en Suede la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les Pais meridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y sont plus grands. La serenité du Ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent même plus long-tems que les autres hommes, quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs  
for-

fortes, & des vins que les Nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la Nature les leur a refusés.

Les Suedois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misere; nez guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industriels, ayant long-tems negligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur País. C'est principalement de la Suede, dont une partie se nomme encore Gotie, que se deborderent ces multitudes de Gots qui inonderent l'Europe, & l'arracherent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cens années l'usurpateur & le tyran.

Les País septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplez qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la Religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'opprobre que la sterilité & l'oisiveté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plutôt & plus long-tems fécondes.

La Suede fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siecle. Dans ce

#### 4 HIST. DE CHARLES XII.

long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en differens Pais se donne à des puissances bien differentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu : & en Pologne, en Suede, en Angleterre, l'homme de la Republique. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Senat ; & le Senat dépendoit des Etats Generaux, que l'on convoquoit souvent : les representans de la Nation dans ces grandes assemblées, étoient les Gentilshommes, les Evêques, les Deputez des villes ; avec le tems on y admit les Paisans même, portion du Peuple injustement meprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fiere aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siecles, fut mise sous le joug par une femme, & par un Peuple moins puissant que les Suedois.

Marguerite de Valdemar, la Semiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norwege, conquist la Suede par force & par adresse, & fit un seul Roiaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort la Suede fut déchirée par des guerres civiles ;

les ; elle secoua le joug des Danois , elle le reprit ; elle eut des Rois ; elle eut des Administrateurs. Deux Tyrans l'opprimèrent d'une maniere horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern II. Roi de Danemarck , monstre formé de vices , sans aucune vertu. L'autre un Archevêque d'Upsal , Primat du Roïaume , aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les Consuls , les Magistrats de Stockolm , avec quatre-vingt quatorze Senateurs , & les firent massacrer par des bourreaux , sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape ; pour avoir defendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnèrent Stockolm au pillage , & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer , desunis quand il falloit partager les dépouilles , exerçoient ce que le despotisme a de plus tyrannique , & ce que la vengeance a de plus cruel ; un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vaza , jeune homme descendu des anciens Rois du Pais , sortit du fond des forêts de la Dalecarlie où il étoit caché , & vint delivrer la Suede. C'étoit

## 6 HIST. DE CHARLES XII.

une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes, sa taille avantageuse, & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art, son genie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrepide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été otage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison il avoit erré, déguisé en Païsan, dans les montagnes, & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vû réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux Païsans, il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des sol-



tats aguerris. Il attaqua Christiern & l'Archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suede; & fut élu avec justice par les Etats, Roi du Pais dont il étoit le liberateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les veritables tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui aiant presque toutes les richesses de la Suede, s'en servoient pour opprimer les sujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit renduë sacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suede Lutherienne par la superiorité de sa politique, plus encore que par autorité. Aiant ainsi conquis ce Roiaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le Clergé, il regna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingric, la Livonie, Brême, Verden, Vilmars, la Pomeranie, sans compter plus de cent places

en Allemagne, rendus par la Suede après sa mort. Il ebranla le trône de Ferdinand II. Il protegea les Lutheriens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires, contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche : entreprise dont on attribua la gloire au Cardinal de Richelieu, qui savoit l'art de se faire une reputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube ; & peut-être detroner l'Empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valstein, emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord & l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine née avec un genie rare, aima mieux converser avec des Sçavans, que de régner sur un peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, & les Papes triompherent trop de la conversion

fion

sion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suede à élire en sa place son cousin Charles-Gustavé X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc des Deux Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe: il porta d'abord les armes en Pologne, où il gagna la celebre bataille de Varsovie qui dura trois jours: il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois; assiegea leur Capitale; reunit la Scanie à la Suede, & fit assurer du moins pour un tems la possession de Sleswich au Duc de Holstein: ensuite aiant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suede la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que son fils Charles XI. eleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il

A 5

abolit

abolit l'autorité du Senat, qui fut déclaré le Senat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 Ulrike Eleonor, fille de Frederic III. Roi de Dannemarck, Princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son Epoux ne lui en temoigna. De ce mariage naquit le 27. de Juin 1682. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre; qui a reuni en lui toutes les grandes qualitez de ses Ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes, & on lui donna pour gouverneur Monsieur de Nordcopenfer, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Pufendorf, afin qu'il fût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savoit déjà  
manier

manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui decouvroient ses inclinations martiales, lui formerent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son temperament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtréte insurmontable: le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur: avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemarck l'entendoient, il l'apprit bien vîte, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le François; mais il s'obstina, tant qu'il vecut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs François, qui ne savoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre: Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler: mais, lui dit-on, il n'a vecu que trente-deux

deux ans; ah, reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des Roïaumes? On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son Pere, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du Roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, Province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avoit ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune Prince aiant lu ces paroles, prit sur le champ un craïon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa Mere. Cette Princesse mourut en 1693. le 5. Août d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son Mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé  
de

de leurs biens un grand nombre de ses sujets par le moien d'une espèce de Cour de justice nommée la Chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de Citoïens ruinés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, Veuves, Orphelins, remplissoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pousser des cris que le Roi n'entendoit point. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son Mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement : Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son regne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la decision de leurs querelles à sa mediation, & qu'il avoit déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils , âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, menagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avènement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suede, & de la Finlande; mais il regnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingric, il possédoit Vismar, Vibourg, les Iles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Pomeranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses Ancêtres, assurées à la Couronne par une longue possession, & par la foi des traitez solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suedoises. La paix de Ryswick commencée sous les auspices du Pere, fut conclue sous ceux du Fils : il fut le mediateur de l'Europe dès qu'il commença à regner.

Les Loix Suedoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mere Edwige-Eleonore de Holstein, Veuve de Charles X. Cette Princesse fut déclarée par le Roi son fils tutrice du jeune



jeune Roi son petit-fils, & Regente du Roïaume, conjointement avec un Conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI. une pompe funebre d'une magnificence à laquelle la Suede n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les Bourgeois de Stockolm portaissent trois ans le deüil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins, de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Regente avoit eu part aux affaires sous le regne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition plus grande que ses forces & que son genie, lui faisoit esperer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles: ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Regente; & cette Princeesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'ap-  
plica-

plication, & qu'elle en gouverneroit plus longtems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de son Pere, il venoit de faire la revue de plusieurs Regimens : le Conseiller d'État Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde : puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à Votre Majesté à quoi elle songe si serieusement ? Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune : il n'avoit pas assez de credit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la Regence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi. Il proposa cette négociation au Comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchoit à se donner de la considération. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Regence furent bien-tôt persuadés. C'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allerent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas

à une pareille déclaration. Les Etats Generaux étoient assemblez alors. Les Conseillers de la Regence y proposerent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaita de regner ; & en trois jours les Etats lui defererent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son credit , tomberent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge , quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Decembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan, ferré d'argent, aiant le sceptre à la main & la couronne, en tête, aux acclamations de tout un Peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes esperances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du Sacre & du Couronnement : c'est de tant de droits que les Predecesseurs s'étoient arrogés , presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage , donné l'onction au Prince, il tenoit entré ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & le couronna lui-même, en regardant fierement

rement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux même, qui avoient le plus géni sous le Despotisme du Pere, se laisserent entraîner à louer dans le Fils cette fierté, qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper, qui fut en effet son Premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suede, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans consequence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnerent point de lui des idées favorables, il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse ; mais on ne voioit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inappliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un genie mediocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractère ; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formez tout-à-coup dans le Nord  
donnerent

donnerent à ses talens cachez occasion de se déployer.

Trois puissans Princes voulant se prevaloir de son extrême jeunesse, conspirerent sa ruine presque en même tems. Le premier fut Frideric IV. Roi de Dannemarck son Cousin; le second, Auguste, Electeur de Saxe, Roi de Pologne; Pierre le Grand, Czar de Moscovie, étoit le troisième, & le plus dangereux. Il faut developper l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemarck

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, opprimé par le Roi de Dannemarck, vint à Stockolm avec son Epouse, se jeter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son Beau-frere, mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irreconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldembourg, étoit montée sur le Trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les Roiaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemarck, devint bien-tôt hereditaire. Un de ses Rois nommé Christiern III. avoit

pour son Frere Adolphe une tendresse dont on ne trouve gueres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans Souveraineté; mais il ne pouvoit demembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les Duchez de Holstein-Gottorp & de Sleswich; établissant que les descendants d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemarck, que ces deux Duchez leur apartiendroient en commun; & que le Roi de Dannemarck ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemarck, & celle de Holstein-Gottorp; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs, & les Ducs à être independans. Il en avoit coûté la liberté & la Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suede, de l'Angleterre & de la Hollande, garantes de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains, n'est souvent qu'une soumission à

la

la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaîsoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemarck & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, les Danois faisoient déjà des actes d'hostilité dans le Pais de Holstein, & se liguoiént secrètement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suede lui-même.

Frideric-Auguste, Electeur de Saxe, que ni Péloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac, ni les grandes qualités du Prince de Conti son Concurrent au trône, n'avoient pû empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus genereux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un pretexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer

le Roi de Suede en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suedois s'en étoient disputez la possession. La Suede en jouïssoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cedée solennellement par la Paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI. dans ses severitez pour les sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillez de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement celebre depuis par sa mort tragique, fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse: mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colere, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous  
avez



avez parlé pour votre Patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de leze-majesté; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI étoit mort; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient: il representa au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie; des Peuples desesperés, prêts à secouer le joug de la Suede; un Roi enfant, incapable de se defendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déjà tenté de cette conquête. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiowits, Czar de Russie, s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'Empire de la Mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'ils meritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embrasse

le Nord de l'Asie, & celui de l'Europe & depuis les frontieres de la Chine s'étend l'espace de quinze cens lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suede. Mais ce Pais immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisez que les Mexicains, quand ils furent decouverts par Cortez; nez tous esclaves de Maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne Loi sacrée parmi eux leur defendoit sous peine de mort, de sortir de leur Pais sans la permission de leur Patriarche. Cette Loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une Nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misere dédaignoit tout commerce avec les Nations étrangères.

L'Ere des Moscovites commençoit à la creation du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du siecle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alleguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en  
Au-

Automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissances qu'ils eussent, étoient des erreurs grossieres : personne ne se doutoit parmi eux que l'Automne de Moscovie pût être le Printems d'un autre País dans les climats opposez. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu brûler à Moscou le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avoit prédit une Eclipsé de Soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les Bureaux de Recettes, & dans le Trésor du Czar.

Leur Religion étoit & est encore celle des Chrétiens Grecs, mais mêlée de superstitions auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachez, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observoient regulierement quatre carêmes par an ; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & saint Nicolas étoient les objets de leur Culte ; & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de

ce dernier étoit sans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du Cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La Confession étoit pratiquée; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire, mais non le repentir. Ils se croioient purs devant Dieu avec la benédiction de leurs Papas. Ainsi ils passoient sans remords, de la Confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les Peres de famille, les Prêtres, les Femmes, les Filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputoit cependant sur la Religion en ce Pais comme ailleurs; la plus grande querelle étoit si les Laïques devoient faire le signe de la Croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursoff, sous le précédent regne, avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute.

**Le**

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la Mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahometans. Les Siberiens, les Ostiaques, les Samoïèdes qui sont vers la Mer Glaciale, étoient des Sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu, & cependant les Suedois envoïez prisonniers parmi eux, ont été plus contents de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowitch avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François réfugié à Geneve, \* nommé le Fort, vint chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites, & fût connu du Czar, encore jeune. Il s'insinua dans sa familiarité; il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation: il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des Etats de Moscovie, faisoit par le moïen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été

\* M. de Voltaire s'est trompé en cet endroit. La Famille de M. le Fort est ancienne à Geneve & celui dont il s'agit n'étoit point fils d'un François Réfugié.

été autrefois une petite Province inutile & meprisée. Il l'entretenoit de la Politique raffinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures ; des arts & des sciences qui rendent les Européens puissans & heureux. Ces discours éveillèrent le jeune Empereur , comme d'une profonde letargie : Son puissant genie , qu'une éducation barbare avoit retenu , & n'avoit pu détruire , se dévelopa presque tout-à-coup. Il resolut d'être homme , de commander à des hommes , & de créer une Nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des Couronnes , par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour apprendre mieux à regner ; c'est ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moscovie en 1698. n'ayant encore regné que deux années , & alla en Hollande , déguisé sous un nom vulgaire , comme s'il avoit été un domestique de ce même M. le Fort , qu'il envoioit Ambassadeur extraordinaire auprès des Etats Generaux. Arrivé à Amsterdam , il se fit inscrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes , sous le nom de Pierre Michaëlof. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers.

Dans

Dans les intervalles de son travail il apprenoit les parties des Mathematiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures : rien n'échappoit à ses observations. Delà il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux : il repassa en Hollande, vit toute l'Allemagne, observant toujours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son Pais. Enfin après deux ans de voïages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des artisans de toute espece l'y suivirent en foule. On vit pour la premiere fois de grands vaisseaux Moscovites sur la Mer Noire, dans la Balthique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une Architecture reguliere & noble furent élevez au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Colleges, des Academies, des Imprimeries, des Bibliothèques : les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changerent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrez ce que c'est que la société. Les superstitions même

fu-

furent abolies; la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara le Chef de la Religion, & cette dernière entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un Prince moins absolu, reussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautez.

En même tems il fit naître le commerce dans ses Etats. Ses vues s'aggrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son Pais, il n'y eut pas plutôt établi le Commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du Negoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Dui-ne devoient être unis par des Canaux, dont il dreTa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Balthique au Pont-Euxin & à la Mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Océan Septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la Nature dans ses Etats, il falloit changer les mœurs de ses Sujets; & c'étoit là le plus difficile, il manquoit sur tout de Troupes disciplinées & aguerries. Il avoit à la vérité donné quelques coups à la Puissance Ottomane; mais il n'avoit battu que des Tartares, aussi peu disciplinez que ses Soldats. Fondateur & Législateur de son Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il se fût con-



contenté de ces deux titres; il vouloit y joindre celui de Conquerant. L'Ingrie qui est au Nord-est de la Livonie, avoit autrefois appartenu aux Czars; mais depuis que Gustave-Adolphe avoit conquis ces deux Provinces, la Suede les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cedez par ses Ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un Port à l'Orient de la Mer Balthique pour l'exécution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever à la Suede tout ce qu'elle possédoit dans ces Pais qui sont entre le Golphe de Finlande, la Mer Balthique, la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparoient à attaquer tous ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmèrent le Conseil du Roi: on déliberoit en sa présence; & quelques-uns propoisoient de détourner la tempête par des Négociations; lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme supérieur qui a pris son parti: „ Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne „ jamais faire une guerre injuste, mais de „ n'en finir une legitime, que par la per- „ te de mes ennemis: ma resolution est pri-

„ prise : j'irai attaquer le premier qui se  
 „ declarera ; & quand je l'aurai vaincu,  
 „ j'espere faire quelque peur aux autres.”  
 Ces paroles étonnerent tous ces vieux  
 Conſeillers : ils ſe regarderent ſans oſer  
 répondre. Enfin honteux d'eſperer moins  
 que leur Roi, ils reçurent avec admira-  
 tion ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand  
 on le vit renoncer tout d'un coup aux  
 amusemens les plus innocens de la jeuneſſe.  
 Du moment qu'il ſe prépara à la guerre,  
 il commença une vie toute nouvelle,  
 dont il ne ſ'eſt jamais depuis écarté un  
 ſeul moment. Plein de l'idée d'Alexan-  
 dre & de Céſar, il ſe propoſa d'imiter  
 tout de ces deux Conquerans, hors leurs  
 vices. Il ne connut plus ni magnificence,  
 ni jeux, ni delaiſſemens : il réduiſit ſa  
 table à la frugalité la plus grande. Il avoit  
 aimé le faſte dans les habits ; il ne fut  
 vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat.  
 On l'avoit ſoupçonné d'avoir eu une paſ-  
 ſion pour une Femme de ſa Cour ; ſoit  
 que cette intrigue fût vraie ou non, il  
 eſt certain qu'il renonça alors aux fem-  
 mes pour jamais, non-ſeulement de peur  
 d'en être gouverné ; mais pour donner  
 l'exemple à ſes ſoldats, qu'il vouloit con-  
 tenir dans la Diſcipline la plus rigoureuse :  
 peut-

peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie ; ce n'est pas , comme on l'a prétendu , qu'il voulût se punir d'un excès , dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit surpris sa raison , mais il allumoit trop son temperament tout de feu : il quitta même depuis la biere , & se reduisit à l'eau pure. De plus , la sobriété étoit une vertu nouvelle dans le Nord , & il vouloit être le modele de ses Suedois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son Beau-frere. Huit mille hommes furent envoyez d'abord en Pomeranie , Province voisine du Holstein , pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déjà ravagez , son Château de Gottorp pris , sa ville de Tonninge pressée par un siège opiniâtre , où le Roi de Dannemarck étoit venu en personne , pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les Troupes Saxonnnes du Roi de Pologne , celles de Bran-

debourg, de Wolfembutel, de Hesse. Cassel marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suede, les Troupes de Hannover & de Zell, & trois Regimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit Pais de Holstein étoit ainsi le théâtre de la guerre, deux Escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la Mer Baltique. Ces deux Etats étoient garants du Traité d'Altena violé par les Danois: ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'interêt de leur commerce s'oposoit à l'aggrandissement du Roi de Dannemark. Ils savoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des Loix onereuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunement. Cet interêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils l'ont pu la balance égale entre les Princes du Nord: ils se joignirent au jeune Roi de Suede qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croioit pas capable de se deffendre. Cependant Charles partit pour sa premiere campagne le 8. Mai

Mai nouveau stile de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelskroon, en faisant de vœux pour lui, en versant des larmes & en l'admirant. Avant de sortir de Suede, il établit à Stockolm un Conseil de Deffense, composé de plusieurs Senateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du Pais. Le corps du Senat devoit regler tout le reste provisionnellement dans l'interieur du Roiaume. Aiant ainsi mis un ordre certain dans les Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux ; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vu, étoit de cent-vingt pieces de canon : le Comte Piper son premier Ministre, le General Renschild, & le Comte de Guiscard Ambassadeur de France en Suede, s'y embarquerent avec lui. Il joignit les Escadres des Alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport

scudain, prenant les mains du Comte Piper & du General Renschild : Ah, dit-il, si nous profitons de l'occasion pour faire une descente, & pour assieger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer ! Renschild lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérience, n'eût pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnez le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les Côtes de Suede, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une fregate plus legere : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portoient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des Pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux fregattes Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, Capitale du Dannemarck, est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, aiant au Nord-ouest le Sund, & à l'Orient la Mer Baltique, où

où étoit alors le Roi de Suede. Au mouvement impreveu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternez par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suedois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage: la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors sa fregate, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes: l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il, en Latin (car il ne vouloit jamais parler François) vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le Comte de Guiscard, en François, le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté: Je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrèrent. On s'avançoit sous

les coups de canon des vaisseaux qui favorisoient la descente. Les batteaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, sa jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aiant de l'eau par delà la ceinture : ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les Soldats, suivent aussitôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie des mousqueterie chargée à balle demanda au Major Stuard qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major. Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues : parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impetuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se deffendent ; & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de

sa



sa foiblesse & de leur superiorité. La Cavalerie Danoise & les Milices s'enfuirent après une foible resistance. Le Roi maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoia les vaisseaux en Scanie, partie de la Suede, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vuë de la flotte Danoise, qui n'avoit osé branler, Copenhague intimidée envoia aussi-tôt des Députez au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des Gardes : les Députez se mirent à genoux devant lui : il fit paier à la Ville quatre cens mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au Camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire paier fidelement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'attendoit guères que des vainqueurs dai-

gnassent païer : ceux qui les aporтерent, furent bien étonnez d'être païez genereusement & sans delai, par les moindres Soldats de l'armée. Il regnoit depuis long-tems dans les troupes Suedoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la severité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir : il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son Camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les Païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suedois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les païoient pas si bien. Les Bourgeois de la ville furent même obligez de venir plus d'une fois chercher au Camp du Roi de Suede, des provisions qui manquoient dans leurs marches.

Lc

Le Roi de Dannemarck étoit alors dans le Holstein où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonninge. Il voïoit la mer Balthique couverte de vaisseaux ennemis , un jeune Conquerant déjà maître de la Zéeland , & prêt à s'emparer de la Capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suedois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un País où tous les Païsans & même beaucoup de Bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au Roi de Dannemarck qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, & son Roïaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir à faire à un Vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les Frontieres du Holstein. Le Roi de Suede ne souffrit pas que l'art des Ministres traînât les Négociations en longueur : il voulut que le Traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc

de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & delivré d'oppression. Le Roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son Allié, & humilié son Ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette Guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le Roi de Pologne assiegeoit en personne la Ville de Riga, Capitale de la Livonie; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit defenduë par le vieux Comte d'Alberg, General Suedois, qui à l'age de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'experience de soixante campagnes. Le Comte Flemming depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de Cabinet, & le Sieur Patkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi : l'un avec toute l'activité de son caractère, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiegeans avoient remportez, l'experience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts; & le Roi de Pologne desespéroit de prendre la Ville. Il faisoit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit  
pleine

pleine de Marchandises, appartenant aux Hollandois. Les Etats Generaux ordonnerent à leur Ambassadeur, auprès du Roi Auguste, de lui faire sur cela des representations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses Alliez, qui ne furent point étonnez de cet excès de complaisance, dont ils sçurent la veritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiere campagne que de marcher contre son Rival de Gloire, Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une Paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité severe, qu'un Legislatteur, comme le Czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une morale differente pour les Rois & pour les Particuliers. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paroître un Manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alleguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga ; & qu'on

qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels ils il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce Climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cens lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il savoit d'ailleurs que les Suedois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suedois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des Climats temperez, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiegeoit Narva à trente degrez du Pole ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voïages. Il traça son Camp ; le fit fortifier de tous côtez ; éle-  
va

va des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de Croi Allemand, Général habile, mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit cru nécessaire de donner l'exemple de l'obéissance militaire à sa Noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armez. Il leur voulut apprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des services; il commença lui-même par être Tambour: & étoit devenu Officier par degrez. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Narva, pour enseigner à la Nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suedois; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Streletses qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachez à leurs forêts, couvert

verts de peaux de bêtes sauvages; les uns armez de fleches, les autres de massuës : peu avoient des fusils; aucun n'avoit vû un siège regulier: il n'y avoit pas un bon Canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû reduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait breche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications; le Comte de Hoorn qui y commandoit n'avoit pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avoit pu la reduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le Roi de Suede aiant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suedois n'étoient que vingt mille; le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prepara à lui opposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes  
jour-



journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout : trente mille hommes detachez du Camp devant Narva, étoient postez à une lieue de cette Ville sur le chemin du Roi de Suede. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée : il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes , avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suede avoit débarqué à Pernau dans le Golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voiant arriver les Suedois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes

hommes s'enfuit à leur aproche. Les vingt mille qui étoient derriere eux, épouvantez de la fuite de leurs compatriotes, ne resisterent presque pas ; ils allerent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp, & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirerent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportez en deux jours & demi ; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatiguez d'une si longue marche devant un camp de cent mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans deliberer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un Officier general lui aiant representé la grandeur du peril : Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suedois je ne passe sur le corps à cent mille Moscovites ? Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier :

Officier : N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il ? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur Cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ? l'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30 Novembre 1700.

Dès que le canon des Suedois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancerent la baïonnette au bout du fusil, aiant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fosses : le Roi attaquoit à la droite du Camp où étoit le quartier du Czar : il espiroit le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'endommager légèrement les chairs : son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légèrement

Tom. I.

D

sur

sur un troisiéme, en disant : Ces gens-ci me font faire mes exercices ; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcez de tous côtez. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la Riviere de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le Pont rompit sous les fuiards ; la Riviere fut en un moment couverte de morts. Les autres desespererez retournerent à leur camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouverent quelques barraques, derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se deffendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs Generaux Dolgorouky, Gollofkin, Federowits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le Duc de Croi General de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans la cour les honneurs d'une Fête. Il ne voulut garder que les Generaux.

neraux. Tous les Officiers subalternes & les Soldats furent conduits desarmez jusqu'à la Riviere de Narva: on leur fournit des batteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit, la droite des Moscovites se battoit encore: les Suedois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dix-huit mille Moscovites avoient été tuez dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noyé; beaucoup avoient passé la Riviere: il en restoit encore assez dans le Camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suedois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur Camp & la Ville: là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le General Vede, qui commandoit cette gauche, aiant sçu le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Generaux, & comment il avoit renvoié tous les Officiers Subalternes

ternes & les Soldats, l'envoïa supplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce General parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marcherent tête nuë, Soldats & Officiers, à travers moins de sept mille Suedois. Les Soldats en passant devant le Roi, jettoient à terre leurs fusils & leurs épées; & les Officiers portoient à ses pieds les Enseignes & les Drapeaux. Il fit repasser la Riviere à toute cette multitude, sans en retenir un seul Soldat prisonnier. S'il les avoit gardez, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres Officiers Generaux Moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoïa mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement,

ment, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une Relation de la victoire, pour l'envoier à Stockholm & aux Alliez de la Suedé: mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockholm plusieurs Medailles pour perpetuer la memoire de ces événemens. Entr'autres on en frapa une qui le representoit d'un côté sur un pied d'estal, où paroissoient enchaînez un Moscovite, un Danois, un Polonois; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Legende, *Tres uno contudit istu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des revolutions de la fortune; il étoit fils aîné & Héritier du Roi de Georgie: on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou Fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie: car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces Peuples sont descendus; & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces Barbares. Son Pere Mitelleski Czar, &

Maître de la plus belle partie des Pais qui sont entre les Montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la Mer Noire, avoit été chassé de son Roïaume par ses propres Sujets en mil six cens quatre-vingt huit, & avoit choisi de se jeter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le Fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expedition contre les Suedois, & fut pris en combattant par quelques Soldats Finlandois, qui l'avoient déjà depouillé, & qui alloient le massacrer. Le Comte Renschild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son maître: Charles l'envoya à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers, une reflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suede. C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement

en



en eût fait une prediction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant enveloper son ennemi de tous côtez. Il aprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son Camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille Hommes, sans experience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un Camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit les sujets. Je sai bien, dit-il, que les Suedois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa Capitale, fut dans l'épouvante & dans la desolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce Peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suedois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si generale, que l'on ordonna à ce sujet des Prières publiques à Saint Nicolas, Patron de la Moscovie. Cette priere est trop singuliere, pour n'être pas rapportée. La voici :

„ O toi , qui es notre Consolateur  
 „ perpetuel dans toutes nos adversitez,  
 „ grand Saint Nicolas, infiniment puis-  
 „ sant, par quel peché t'avons-nous of-  
 „ fensé dans nos sacrifices, genuflexions,  
 „ reverences, & actions de graces, que  
 „ tu nous aies ainsi abandonnez? nous  
 „ avons imploré ton assistance contre ces  
 „ terribles insolens, enragez, épouvanta-  
 „ bles, indomptables, destructeurs, lors-  
 „ que comme des lions & des ours qui  
 „ ont perdu leurs petits, ils nous ont at-  
 „ taquez, effraiez, blessez, tuez par mil-  
 „ liers, nous qui sommes ton Peuple?  
 „ Comme il est impossible que cela soit  
 „ arrivé sans sortilege & enchantement  
 „ nous te supplions, ô grand Saint Nico-  
 „ las, d'être notre Champion & notre  
 „ Porte-étendart; de nous delivrer de cet-  
 „ te foule de forciers, & de les chasser  
 „ bien loin de nos frontieres avec la ré-  
 „ compense qui leur est dûë.

Tandis que les Moscovites se plaig-  
 noient à Saint Nicolas de leur défaite,  
 Charles XII faisoit rendre graces à Dieu,  
 & se préparoit à de nouvelles victoires,

*Fin du premier Livre.*

ARGU.

## A R G U M E N T

D U

## LIVRE SECOND.

**C**harles bat les Saxons au passage de la Duna : soumet la Courlande : est Maître en Lithuanie : prend la resolution de detroner Auguste. Idée du Gouvernement Polonois. Une Diette est convoquée à Varsovie : la moitié de la Nation se déclare contre le Roi Auguste. Ambassade de la Republique de Pologne à Charles : le Roi de Pologne lui envoie secrettement la Comtesse de Konismarck : Bataille de Crassau : le Duc de Holstein est tué : le Cardinal Primat déclare le Roi Auguste déshu de la Couronne. Auguste fait arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à sa place, & l'enferme à Leipsik avec le Prince Constantin Frere de Jacques.

D 5.

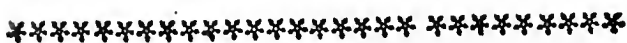
HIS-



HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.



*LIVRE SECOND.*



LE Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se liguait plus étroitement que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs mesures de con-

concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalitez qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur: ils passerent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allerent jusqu'à l'excès: car le Czâr, qui vouloit reformer sa Nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la debauche.

Le Comte Piper, principal Ministre du Roi de Suede, avoit été informé le premier de l'entrevûë qui devoit se faire, entre l'Empereur de Molcovie & le Roi de Pologne. Il conseilla à son maître d'opposer à leurs mesures un peu de cette Politique, qu'il avoit jusques-là trop meprisée. Charles XII. l'écouta, & mit en usage, pour la premiere fois, ces manéges tant pratiqués dans les autres Cours. Il y avoit dans l'armée Suedoise un jeune Gentilhomme Ecoissois, de ceux qui quittent de bonne heure leur País, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux Conferences des deux Rois: il alla s'adresser au  
Co-

Colonel du Regiment des Cuirassiers Saxons, qui devoient servir de Gardes au Czar pendant l'entrevûë. Il se fit passer pour un Gentilhomme de Brandebourg: la bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une Lieutenance dans le Regiment. Arrivé à Birzen, il s'insinua adroitement dans la familiarité des Secretaires des Ministres, fut admis dans tous leurs plaisirs; & soit qu'il eût profité de leur indiscretion dans la debauche, soit qu'il les eût seduits par des presens, il tira d'eux les secrets de leurs Maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoier. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de \* Rixdales en deux ans. Ce Traité, s'il eût été exécuté, eût pû être fatal au Roi de Suede. C'étoit un moien prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites: c'étoit peut-être  
forger

\* Une Rixdale vaut environ un écu de 3. l.

forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiegée inutilement. Les troupes Saxonnnes étoient postées le long de la Riviere de Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandez par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête Ferdinand Duc de Courlande, l'un des plus braves Princes du Nord, & le Maréchal Stenau Officier de réputation. Le Roi de Suede avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire ; pouvoient se lever & se baisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient ; en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement : il mit encore en usage un autre artifice. Aiant remarqué que le vent souffloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campez les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouil-

moüillée, dont la fumée épaisse se repandant sur la Riviere, deroboit aux Saxons la vûe de les troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la Riviere; Eh bien, dit-il au General Renschild, la Duna ne sera pas plus mechante que la Mer de Copenhague : croiez moi, General, nous les battons : il arriva en un quart d'heure à l'autre bord ; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme la bataille sans que les ennemis offusquez de la fumée, pussent s'y opposer que par quelques coups tirez au hazard. Le vent aiant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suede marchant déjà à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suedois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa Cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suedois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les  
mit



mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la Riviere. Le Roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors ses soldats marchant plus serrez qu'auparavant, repoussèrent le Maréchal Stenau, & s'avancerent dans la plaine. Le Duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées: il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes, le Duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante: le Duc eut deux chevaux tuez sous lui: il penetra trois fois au milieu de la Garde du Roi; mais enfin aiant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses Cuirassiers le retirerent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suede, après sa victoire,  
court

court à Mittau, Capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion, c'étoit un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient faits au même endroit, étoient un peu differens de ceux de Sa Majesté. Oui, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne est la plus fidele image de  
l'an-

l'ancien Gouvernement Gothique, corrigé ou altéré par tout ailleurs : c'est le seul Etat qui ait conservé le nom de République avec la Dignité Roïale. La Noblesse & le Clergé deffendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la Nation. Tout le Peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le Païsan ne seme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ, & le travail de ses mains appartient, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le betail de la terre. Tout ce qui est Gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une Assemblée entiere de la Nation : il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses, & aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le Commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la Nation, & l'orgueil & l'oisiveté de l'autre, font que les Arts sont ignorez dans ce Païs, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Eu-

rope, & dans lequel il seroit très-aisé de joindre par des canaux l'Océan Septentrional & la Mer Noire, & d'embrasser le Commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne sont des Etrangers, des Ecoffois, des François, des Juifs qui achettent à vil prix les denrées du Pais, & vendent cherement aux Nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Roiale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres Nations, entre le Souverain & les Sujets. Le Roi de Pologne à son Sacre même, & en jurant les *Pacta Conventa*, dispense ses Sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les Loix de la Republique.

Il nomme à toutes les charges & confere tous les honneurs. Rien n'est hereditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le Fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignitez de leur Pere. Mais il y a cette grande difference entre le Roi & la Republique, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donné; & que la Republique a le

le droit de lui ôter la Couronne, s'il transgressoit les Loix de l'Etat.

La Noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut defaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachez à la Cour, sont l'objet de la haine du reste de la Noblesse; ce qui forme toujours deux Partis: division inévitable, & même nécessaire dans des Pais où l'on veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la Nation est réglé dans les Etats Generaux qu'on appelle Diètes. Ces Etats sont composez du corps du Senat, & de plusieurs Gentilshommes. Les Senateurs sont les Palatins & les Evêques: le second ordre est composé des Deputez des Diètes particulieres de chaque Palatinat. A ces grandes Assemblées preside l'Archevêque de Gnesne, Primat de Pologne, Vicaire du Roiaume dans les Interregnes, & la premiere Personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préseance dans

le Senat, un Evêque qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de Sénateur, ou de renoncer aux Droits solides de la Dignité qu'il a dans sa Patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir par les Loix du Roïaume, alternativement en Pologne, & en Lithuanie. Les Deputez y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, & quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats Generaux, jouit du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple, de s'oposer aux Loix du Senat. Un seul Gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux desordres qui naissent de cette Loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible, chaque Parti forme des confederations; dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit

tit nombre. Ces assemblées, illegitimes  
 selon les Loix, mais autorisées par l'usage,  
 se font au nom du Roi, quoique sou-  
 vent contre son consentement, & contre  
 ses interêts; à peu près comme la Ligue  
 se servoit en France du nom de Henri III.  
 pour l'accabler; & comme en Angleter-  
 re le Parlement qui fit mourir Charles I.  
 sur un échaffaut, commença par mettre  
 le nom de ce Prince à la tête de toutes  
 les resolutions qu'il prenoit pour le  
 perdre. Lorsque les troubles sont finis,  
 alors c'est aux Diètes generales à confir-  
 mer ou à casser les actes de ces confede-  
 rations. Une Diète même peut chan-  
 ger tout ce qu'a fait la precedente, par la  
 même raison que dans les Etats Monar-  
 chiques un Roi peut abolir les Loix de  
 son Predecesseur, & les siennes propres.

La Noblesse qui fait les Loix de la Re-  
 publique, en fait aussi la force. Elle  
 monte à cheval dans les grandes occa-  
 sions, & peut composer un corps de plus  
 de cent cinquante mille hommes. Cette  
 grande armée nommée Pospolite se meut  
 difficilement, & se gouverne mal: la  
 difficulté des vivres & des fourages la  
 met dans l'impuissance de subsister long-  
 tems assemblée; la discipline, la subordi-  
 nation, l'experience lui manquent; mais

L'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secouë bien-tôt le joug; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur Republique: ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtit des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur País est tout ouvert, à la reserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres ou civiles ou étrangères ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des fosses presque comblez & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevez.

La Póipolite n'est pas toujours à cheval pour garder le País: elle n'y monte que par l'ordre des Diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La Garde ordinaire de la Pologne est  
une



une armée qui doit toujours subsister aux  
 dépens de la République. Elle est com-  
 posée de deux corps independans l'un de  
 l'autre, sous deux grands Generaux dif-  
 ferens. Le premier corps est celui de la  
 Pologne, & doit être de trente-six mille  
 hommes: le second au nombre de douze  
 mille est celui de Lithuanie. Les deux  
 grands Generaux sont independans l'un de  
 l'autre. Quoique nommez par le Roi,  
 ils ne rendent jamais compte de leurs ope-  
 rations qu'à la République & ont une  
 autorité suprême sur leurs troupes. Les  
 Colonels sont les maîtres absolus de leurs  
 regimens; c'est à eux à les faire subsis-  
 ter comme ils peuvent, & à leur paier  
 leur solde. Mais étant rarement paieés  
 eux-mêmes, ils detolent le Pais, & rui-  
 nent les Laboureurs pour satisfaire leur  
 avidité & celle de leurs Soldats. Les  
 Seigneurs Polonois paroissent dans ces ar-  
 mées avec plus de magnificence que dans  
 les villes: leurs tentes sont plus belles  
 que leurs maisons. La Cavalerie qui fait  
 les deux tiers de l'armée, est presque toute  
 composée de Gentilshommes: elle est re-  
 marquable par la bonne mine des Cava-  
 liers, par la beauté des chevaux, & par  
 la richesse des habillemens & des har-  
 nois.

Leurs Gens-d'armes sur tout que l'on distingue en Houffarts & Pancernes ne marchent qu'accompagnez de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornez de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorez, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes houffes traînantes à la maniere des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette Cavalerie est parée & superbe, autant l'Infanterie paroît misérable & délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. Ces fantassins, qui ressembtent à des Tartares vagabons, suportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres; aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer; la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres; & qu'  
toute

toutes ces forces jointes aux Saxons ses Sujets , & aux Moscovites ses Alliez , composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suedois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses Païs hereditaires au pouvoir absolu , il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de son Regne fit des mécontens : ses premieres demarches irritèrent le Parti qui s'étoit opposé à son élection , & alienerent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnës , & ses frontières de troupes Moscovites. Cette Nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté , qu'empreslée à attaquer ses voisins , ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suede , & l'irruption en Livonie , comme une entreprise avantageuse à la Republique. On trompe difficilement une Nation libre sur ses vrais interêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse , leur Païs ouvert de tous côtez seroit en proie au Roi de Suede ; & que si elle étoit heu-

E 5

reuse ;

reuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux Pais pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formerent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regarderent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le Roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclaterent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux Factions avoient commencé par des querelles particulieres degenerées en guerre Civile. Le Roi de Suede s'attacha les Princes Sapieha: Oginsky mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit

étoit séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, & subsistoient de rapines. Auguste ne voïoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son Parti, de la haine dans ses Sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la verité en Pologne une armée: mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les Loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non seulement elle étoit mal païée & mal armée; mais les Generaux ne savoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la Noblesse de le suivre, mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop decouvert, & par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Roïaume demandoient au Roi une Diète: de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les Corps de l'Etat presentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diète, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir

aigrir la Nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Decembre de l'année 1701. il s'aperçut bientôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette Assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormirsky & leurs amis, le Palatin Leczinsky Tresorier de la Couronne, & sur tout les Partisans des Princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachez au Roi de Suede.

Le plus considerable de ses Partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Radjousky, Archevêque de Gnesne, Primat du Roïaume, & Président de la Diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscuritez dans sa conduite; entierement gouverné par une Femme ambitieuse que les Suedois appelloient Madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître; il paroissoit irresolu lorsqu'il étoit le plus déterminé dans ses projets, allant toujours à ses fins par des voies qui y sembloient opposées. Le Roi Jean Sobiesky, Predecesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-chancelier

lier du Roïaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunement.

Il essaya son credit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jacques Sobiesky sur le Trône : mais le torrent de la haine qu'on portoit au Pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le Fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triompherent de ses Négociations. Il se laissa enfin entraîner au Parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Nation, & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. Protecteur du Prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement general de tous les esprits contre le Roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, & rouvrir  
au

au Fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs delices depuis que le Roi Auguste étoit haï; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande revolution, & cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir reconcilier le Roi avec la Republique. Il envoya des lettres circulaires, dictées en aparence par l'esprit de concorde, & par la charité, pièges usez & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suede une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diète; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la Republique, il venoit la tirer d'opression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le Public. Des emissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper. & des Assemblées



blées secrètes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diète: elle proposa d'envoyer une Ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoiat ses troupes Saxonnnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà fait ce que la Diète exigeoit de lui. La Ligue conclüe secrètement à Birzen avec le Moscovite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes les forces un Roïaume divisé, dont il esperoit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suedois, fuyant par tout devant le Vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les Generaux Suedois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournerent par troupes dans leur País. A l'égard des debris de l'armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguste les envoya hiverner, & se recruter en Saxe, afin que

ce Sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diète étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain. ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice : mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La Diète ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les hommes hardis y sont factieux & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diète se sépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1704 après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Senateurs qui sont les Palatins & les Evêques, resterent dans Varsovie. Le Senat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des Loix, que souvent les Diètes infirment; ce Corps nombreux, accoutumé aux affaires, bien moins tumultueux, & decida vite.

Ils arrêterent qu'on enverroient au

de Suede l'Ambassade proposée dans la Diète, que la Pospolite monteroit à cheval, & se tiendroit prête à tout événement : ils firent plusieurs Réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'Autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des Loix dures de son Vainqueur, que de ses Sujets. Il se determina à demander la Paix au Roi de Suede, & voulut entamer avec lui un Traité secret. Il falloit cacher cette demarche au Senat, qu'il regardoit comme un ennemiencoré plus intraitable. L'affaire étoit délicate; il s'en reposa sur la Comtesse de Konismarck, Suedoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme celebre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une Négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été longtemps à sa Cour, elle avoit un pretexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au Camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop legerement une audience de son Maître. La Comtesse

mi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, elle avoit le talent singulier de parler les Langues de plusieurs Pais qu'elle n'avoit jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née : elle s'amusoit même quelquefois à faire des Vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII. que l'Histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes Vertus de Charles. La Piece finissoit ainsi :

Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,  
Le plaçoit par avance au Temple de Memoire:  
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agréments étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suede. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse, dès qu'elle l'aperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la Comtesse de

de Konismarck ne remporta de son voiage que la fatisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suede ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne se jettât dans les bras du Senat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Mariembourg ; l'une , qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la Republique, à laquelle il païeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, „ qu'on avoit résolu d'envoyer „ à Charles XII. une Ambassade ; qu'il „ ne s'agissoit plus que d'accommoder le „ Roi avec la Pologne & la Suede : qu'il „ étoit inutile de paier une armée qui ne „ combattroit pas pour lui, sans l'ordre „ de la Republique , & que pour les „ Saxons , il ne lui conseilloit pas de „ les faire venir.”

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conserver les aparences de l'Autorité Roiale. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver Charles, pour sçavoir de lui, où, & comment Sa Majesté Suedoise voudroit recevoir l'Ambassade

du Roi son Maître & de la République. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suedois pour ce Chambellan. Le Roi de Suede le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une Ambassade de la République, & rien du Roi Auguste.

Alors Charles aiant laissé derriere lui des Garnisons dans quelques Villes de Lithuanie, s'avança au delà de Grodno, Ville connue en Europe par les Diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'Ambassade de la République: elle étoit composée de cinq Senateurs. Le Wayvode Galesky, & le Comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna Audience dans la tente avec une Pompe qu'il avoit toujours dedaignée, mais qu'il crut necessaire alors. Un Lieutenant General avec cent Drabans à cheval, qui sont les Gardes du Roi de Suede, alla audevant des Ambassadeurs; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la Tente Royale, & furent conduits entre deux haies de Gardes sous les armes jusqu'à une grande antichambre. Un  
Major

Major General les introduisit de là dans une chambre assez vaste , dont le plafond , le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un trône : il se leva & se découvrit à leur premiere reverence : ensuite le Roi & les Ambassadeurs s'étant couverts, le Wayvode parla le premier, le Comte de Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de menagemens & d'obscuritez : ils ne prononcèrent pas une seule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement ; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambassadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la Republique qui les envoioit, & qui à son gré n'entroit pas dans ses vûes avec une soumission assez prompte , il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette Ville : sa marche fut precedée par un Manifeste dont le Cardinal, & son Parti, inonderent la Pologne en huit jours. Charles par cet Ecrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & pretendoit leur faire voir que leurs interêts

& les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens : mais le feste, soutenu par un grand Parti, trouble du Senat, & par l'aproche du Conquerant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour Protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Senateurs contraires à Auguste publièrent hautement l'Écrit sous leur nom même. Le peu qui lui étoient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin on aprit que Charles avançoit à grands jours, tous se préparèrent en conséquence à partir : le Cardinal quitta Varsovie le premier : la plupart précipitèrent leur fuite ; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, d'autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czars, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il se hâta de partir, & on n'avoit encore rien décidé sur sa faveur. Il se hâta avant de partir de tenir un Conseil avec ce petit nombre de Senateurs, qui représentoient encore le Senat. Quelque zèle qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois

av



avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa defense; encore voterent-ils que ces six mille hommes feroient commandez par le Grand General de la Pologne, & renvoïez immédiatement après la Paix. Quant aux armées de la Republique, ils lui en laisserent la disposition.

Après ce resultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite, & les armées qui n'étoient guères que de vains noms: il n'y avoit rien à esperer en Lithuanie où étoient les Suedois. L'armée de Pologne reduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irresolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi autorisé par les Loix de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre; il commençoit à devenir problematique, si on devoit lui obeir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat, où la forme du Gouvernement entierement

absolue ; ne lui laissoit pas craindre desobéissance. Il avoit déjà mandé seulement douze mille Saxons, qui s'acheminoient avec précipitation. Il en fit encore revenir huit mille, qu'il avoit mis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il étoit d'introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit revolter contre lui tous les Princes, & violer la Loi faite par son Partisan, qui ne lui en permettoit que six mille : mais il sçavoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené le même nombre de mille hommes. Pendant que ces Soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit au Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui étoit attachée, le Roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 1<sup>er</sup> Mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la Garnison Polonoise, congédia la Noblesse Bourgeoise, établit des Corps de garnison par tout, ordonna aux Habitans de remettre toutes leurs armes : mais comme il ne vouloit pas les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste

af

assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de consommer son ouvrage, pretendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon Sujet : il lui fit entendre que le Roi de Suede paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat couvrant ainsi le scandale de sa conduite, en y ajoutant la perfidie, courut incontinent voir le Roi de Suede, auquel il n'avoit point encore osé se presenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la Republique. Il trouva ce Conquerant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son Beau-frere, le Comte Piper son Premier Ministre, & plusieurs Officiers Generaux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal; ils

eurent ensemble debout une conference d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haut : Je ne donnerai point la Paix aux Polonois, qu'ils n'aient élu un autre Roi. Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit sçavoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la necessité où l'on étoit de complaire au Vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontières de Saxe : la Noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'Armée de la Couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le Roi de Sued. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en person  
le 13. Juillet de cette année 1702. da

u

une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII. n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la Cavalerie Suedoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui: il ne répondit rien: quelques larmes tomberent de ses yeux; il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des Ennemis, à la tête de ses Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais l'ascendant de Charles XII. l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le Camp ennemi, les Drapeaux, l'Artillerie, la Caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le Champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le Roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent assez hardis

hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit rompre, & prit le Château d'affaut. Ses Soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinrent de piller après la victoire, ne maltraitèrent aucun bourgeois; mais le Roi fit paier aux Habitans la temerité de leur résistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien résolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse nouvelle crue quelques tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin tous les Ordres du Roiaume déjà convoquez à Sendomir. La foule y fut grande: peu de Palatins refuserent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir

tenir. La Diète fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suede : mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue : tous ses Membres jurèrent de demeurer fideles à leur Souverain.

Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la Diète de Lublin : il y baïsa le main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le Resultat de cette Diète fut que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suedois pour déclarer s'ils vouloient la Paix ou la Guerre, & pareil terme aux Princes de Sapieha, les premiers Auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces deliberations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoït tout de-

devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle Assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Generaux lui representoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les delais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie ; que les combats qui se donnoient souvent dans ces Provinces entre les Suedois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa presence y seroit peut-être bien-tôt necessaire. Charles aussi inbranlable dans ses projets, que vif dans les „ actions, leur répondit ; Quand je de-  
 „ vroyis rester ici cinquante ans, je n'en  
 „ fortirai point que je n'aie détrôné le  
 „ Roi de Pologne.”

Il laissa l'Assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des Ecris celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procedez dans les Loix du Roïaume : Loix toujours équivoques, que chaque Parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui aiant augmenté ses troupes victorieuses



les de fix mille hommes de Cavalerie, & de huit mille d'Infanterie qu'il reçut de Suede, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avoit battue à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que la chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses aproches, & se retiroit vers la Prusse au Nord-Ouest de Varsovie. La Riviere de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passe à la nage à la tête de sa Cavalerie : l'Infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pultesk. Le General Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suede dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le General Stenau fit ferme un moment avec deux Regimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite generale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suedois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuerent pas fix cens hommes, aiant plus de peine à les poursuivre, qu'à les defaire.

Au-

Auguste à qui il ne restoit plus que les debris de ses Saxons battus de tous côtez se retira en hâte dans Thorn vieille ville de la Prusse Roiale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles dantant de marches si vives, traversant des Rivieres à la nage, & courant avec son Infanterie montée en croupe derriere ses cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suede par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville: il s'avançoit souvent trop près de remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé: il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Generaux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or, il craignoit que ce General ne fût trop aperçu, il lui ordonne de se mettre derriere lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si natu-

natu-

naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son Sujet.

Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir ; dans le moment que duroit cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le General mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une Prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulièrement, le reservoit à l'exécution de grandes choses.

Tout lui reussissoit, & ses Négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renschild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suedois sous divers Generaux,

Tom. I.

G

repan-

repandus au Nord & à l'Orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Dannemarck lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroidans le silence. L'Electeur de Brandebourg qui avoit acquis le Titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suede si près de ses Etats. Son Grand-pere avoit été depouillé de la plus belle partie de la Pomeranie, par Gustave-Adolphe. Il n'avoit de sûreté pour le reste que la moderation de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les Fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brême dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suede, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquerant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusques assez près de l'embouchure du Boristhene, ce qui fait la largeur de l'Europe & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une revolution entiere. Ses vaisseaux maîtres de

de la Mer Balthique, étoient employez à transporter dans son País les prisonniers faits en Pologne. La Suede tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouissoit de la gloire de son Roi sans en porter le poids; puis-que ces troupes victorieuses étoient païées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence general du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze fregates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille Hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siège de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce Fleuve est Dantzik, Ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes Privileges en Pologne, que les Villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suede & quelques Princes Allemans, & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock un des Generaux Suedois assëmbra le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à

ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le General Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle païa son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivez devant Thorn, on commença le siege le 22. Septembre.

Rovel Gouverneur de la Place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de Garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discretion. La Garnison fut faite prisonniere de guerre, & envoïée en Suede. Rovel fut presenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le merite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main; lui fit un present considerable en argent, & le renvoia sur sa parole. L'honneur qu'avoit la Ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic le Fondateur du vrai Siftême du Monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matieres, & qui ne savoit encore recompenser que la valeur. La ville petite & pauvre fut condamnée à païer quarante mille

mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suedoises. Elle en fut plus severement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. de Decembre à la tête de quatre mille hommes la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantez se jetterent à genoux dans les rues, & lui demanderent misericorde. Il les fit tous desarmer, logea ses Soldats chez les Bourgeois : ensuite aiant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avoit dans la Ville deux cens pieces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il saisit. Une Bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'Assemblée de Varsovie, toujours sous le pretexte de la Paix. Il arriva ne parlant que de con-

corde & d'obéissance, mais accompagné de trois mille Soldats levez dans ses Terres. Enfin il leva le masque, & le 14. Fevrier 1704. il déclara au nom de l'Assemblée, *Auguste Eleéteur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le Trône étoit vacant. La Session de ce jour n'étoit pas encore finie, lorsqu'un Courier du Roi de Suede apporta une lettre de ce Monarque à l'Assemblée. Le Cardinal ouvre la lettre : elle contenoit un ordre en forme de priere, d'élire pour Roi le Prince Jacques Sobieski : On le disposa à obéir avec joie, & on fixa même le jour de l'Election. Jacques Sobiesky étoit alors à Breslau en Silesie, attendant avec impatience la Couronne qu'avoit porté son Pere. Il en recevoit les complimens; & quelques flatteurs lui avoient même déjà donné le titre de Majesté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le Prince Constantin l'un de ses Freres : trente Cavaliers Saxons envoyez secrettement par le Roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits



conduits à Leipzig où l'on les enferma étroitement. Ce coup déranginga les mesures de Charles, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune qui se jouë des Têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une Garde avancée postée à quelque distance, lorsque le General Renschild parut subitement après avoir enlevé cette Garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onzième. Le General Renschild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fut jusqu'à Sendomir: Le General Suédois l'y suivit encore, & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le Parti du Roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité reciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux Factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Molcovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez-tôt. Il couroit tantôt en Saxe où les ressources étoient épuisées; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le

servir. D'un autre côté le Roi de Suede victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le Comte Piper qui avoit dans l'esprit autant de politique, que son Maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui representoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, & un Parti puissant dans le cœur d'un Roiaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tentoit par le titre de *Defenseur de la Religion Evangelique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suede, d'y établir le Lutheranisme, & de rompre les chaînes du Peuple, esclav de la Noblesse & du Clergé. Charles fut tenté un moment ; mais la Gloire étoit son Idole. Il lui sacrifia son intérêt, & plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qui étoit plus flatté de donner que de gagner des Roiaumes : il ajouta en souriant : *Vous étiez fait pour être le Ministre d'un Prince Italien.*

Charles étoit encore auprès de Tho dans cette partie de la Prusse-Roiale

apartient à la Pologne; il portoit de-là sa vûe sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre, Frere des deux Sobiesky enlevez en Silesie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croïoit aisée; & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa'au Prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son Frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara, que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suede, le Comte Piper, tous ses Amis, & sur tout le jeune Palatin de Pologne Stanislas Leczinsky, le presserent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable: les Princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne sçavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suede qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la Couronne de Pologne; ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

*Fin du second Livre.*

## A R G U M E N T

D U

## LIVRE TROISIEME.

**S**tanislas Leczinsky élu Roi de Pologne :  
 Mort du Cardinal Primat : belle retraite  
 du General Schullembourg : exploits du Czar :  
 fondation de Petersbourg : bataille de Frawen-  
 stad : Charles entre en Saxe : Paix d'Alrand-  
 stad : Auguste abdique la Couronne , & la cede  
 à Stanislas. Le General Patkul Plenipoten-  
 tiaire du Czar , est roué & écartelé. Charles  
 reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les  
 Princes : il va seul à Dresde voir Auguste  
 avant de partir.

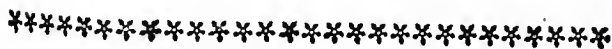
HIS-



HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.



*LIVRE TROISIEME.*



LE jeune Stanislas Leczinsky, étoit alors député de l'Assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au Roi de Suede de plusieurs differens survenus dans le tems de l'enlèvement du Prince Jacques. Stanislas avoit

avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa Charles XII. Ce Prince se connoissoit en hommes; il avoit réussi dans le choix qu'il avoit fait de ses Généraux & de ses Ministres. Il prolongea exprès la conférence pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'Audience il dit tout haut : Qu'il n'avoit jamais vû d'homme si propre à concilier tous les Partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Leczinsky; il sçut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce Climat, libéral, adoré de ses vassaux; & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis; dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction.

Ce

Ce caractère qui avoit en beaucoup de choses du raport avec le sien, le détermina entierement. Il ne prit conseil de personne; & sans aucune intrigue, sans même aucune délibération publique, il dit à deux de ses Generaux, en montrant Leczinsky: Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La resolution étoit prise, & Stanislas n'en sçavoit rien encore, quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prélat étoit Roi dans l'Interregne, & vouloit prolonger son autorité passagere: Charles lui demanda quel homme il croïoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois, dit le Cardinal. Le premier est le Prince Sapieha; mais son humeur imperieuse, cruelle, & despotique ne convient point à un Peuple libre. Le second est Lubomirsky, Grand Général de la Couronne; mais il est trop vieux, & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisième est le Palatin de Posnanie, plus digne du Trône que les deux autres, si son peu d'experience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une Nation si difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux-même qu'il proposoit, & vouloit faire croire incapables de regner les seuls qu'il avoit dit en être dignes. Le Roi  
de

de Suede finit la conversation en lui disant, que Stanislas Leczinsky feroit sur le trône.

A peine le Cardinal sortoit d'auprès du Roi, qu'il reçoit un Courier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il apprend par les lettres qu'elle lui envoie, qu'elle veut marier sa Fille au Fils de Lubomirsky, & le conjure de tout employer auprès du Roi, pour donner la Couronne de Pologne au Pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubomirsky des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuisa toute son adresse pour amener le Roi de Suede insensiblement au nouvel intérêt qu'il embrassoit : il essaya de le détourner sur tout du choix de Stanislas : Mais qu'avez-vous, dit le Roi, à alleguer contre lui ? Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Le Roi repliqua sechement, il est à peu près de mon âge ; tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoya le Comte de Hoorn signifier à l'Assemblée de Varsovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours ; & qu'il falloit élire Stanislas Leczinsky. Le Comte de Hoorn arriva le sept de Juillet ; il fixa le jour de l'Élection au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal



nal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une Election où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varsovie, alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'Electiion : il se reduisit à la neutralité, sans vouloir seconder ni traverser la resolution du Roi de Suede, se menageant encore entre Auguste & Stanislas, & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'Electiion étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette Cérémonie : l'Evêque de Polnanie vint presider à l'Assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi des Gentilshommes du Parti. Le Roi de Suede s'étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret de sa puissance. Le Comte de Hoorn & deux autres Officiers Generaux assistoient publiquement à cette Solemnité, comme Ambassadeurs Extraordinaires de Charles auprès de la Republique. La Seance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'Evêque de Polnanie la finit en déclarant au nom de la Diète *Stanislas* élu Roi de Pologne :  
Char-

Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *Vivat* ; tous les bonnets sauterent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opofans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentez de l'Élection. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligez de le suivre au quartier du Roi de Suede. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Stanislas : il ne fit seulement que tourner ses talens du côté de la guerre ; un orage venoit de le mettre sur le trône, un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquérir la moitié de son nouveau Roïaume, & à s'affermir dans l'autre : traité de Souverain à Varsovie, & de Rebelle à Sendomir, il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varso-  
vie

vie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Leopold, Capitale du grand Palatinat de Ruffie, Place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendrait quinze jours à cause des fortifications que le Roi Auguste y avoit faites. Le Conquerant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se debandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étoient dans Leopold. Elles se rangerent en bataille dans la grande place. Là ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe que tous ceux des Habitans qui auroient des effets appartenant au Roi Auguste ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir : on apporta au Roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce commencement du Regne de Stanislas fut marqué presque le même jour

*Tom. I.*

H

par

par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument sa présence, l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui, sa Mere, sa Femme, & ses deux Filles, dont l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu passez à son service; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le General Hoorn, Gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suedois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais General ait faites, ayant donné le change au Roi de Suede, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très mal fortifiée, & les troupes Polonoises qui la defendoient, peu sûres; Auguste avoit des intelligences dans  
la

la ville, si Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoïa sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, auxquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontières de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins differens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa Capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir : une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoît sa famille. On envoïa en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidelité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le General Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suede, il demeura avec ses quinze cens Suedois dans le Château.

Auguste entra dans la Capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque Habitant fut taxé au-delà de ses forces, & maltraité par le Soldat. Le Palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confederez, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrez au pillage.

Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette revolution passagere, c'est qu'un Nonce du Pape qui étoit venu avec le Roi Auguste, demanda au nom de son Maître qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Lutherien.

La Cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avoit depuis très long-tems établi en Pologne une espece de Jurisdiction, à la tête de laquelle est le Nonce du Pape: ses Ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, reveré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribuez le droit de juger toutes les causes des Ecclesiastiques, & avoient sur tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prerogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on vient de retrancher ces abus, qui ne sont jamais reformez que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguste bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienveillance,  
&

& de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il se feroit élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque après avoir vû piller sa maison, fut porté par des Soldats chez le Ministre Italien, & envoié en Saxe où il mourut. Le Comte de Hoorn essuia dans le Château où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la Place n'étant pastenable, il fut forcé de battre la chamade, & resta prisonnier de Guerre avec les quinze cens Suedois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le Comte de Hoorn relaché sur sa parole, arriva à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au Roi de Suede de ce que Sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolerez-vous mon pauvre Comte, lui dit le Roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au Roi Auguste pour l'amuser; sans cela il s'ennuieroit de nous avoir si long-tems chez lui: mais croiez-moi, il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de

tenter Auguste, étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la première disgrâce, des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vû de guerres, des Cosaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du Roi de Suede.

Ce Conquerant accompagné du Roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuïoit par tout devant lui. Les villes lui envoïoient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plutôt que faire la Guerre, & se plaignoit de ne point acheter la Victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de Schullembourg, General très-habile, & qui avoit besoin de toute son experience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre: il faisoit la Guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches occupa  
des



des passages avantageux, sacrifia quelque Cavalerie pour donner le tems à son Infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & de contremar-  
ches il se trouva près de Punits dans le  
Palatinat de Posnanie, croïant que le Roi  
de Suede & le Roi Stanislas étoient à plus  
de cinquante lieues de lui. Il apprend en  
arrivant que les deux Rois avoient fait  
ces cinquante lieues en neuf jours, &  
venoient l'attaquer avec dix ou douze mille  
chevaux. Schullembourg n'avoit pas mille  
Cavaliers, & plus de huit mille Fantassins:  
il falloit se soutenir contre une armée  
superieure, contre le nom du Roi de Sue-  
de, & contre la crainte naturelle que tant  
de défaites inspiroient aux Saxons. Il  
avoit toujours pretendu, malgré l'avis des  
Generaux Allemans, que l'Infanterie pou-  
voit resister en pleine campagne, même  
sans Chevaux de Frise, à la Cavalerie : il en  
osa faire ce jour-là l'experience contre cette  
Cavalerie victorieuse, commandée par  
deux Rois, & par l'élite des Generaux  
Suedois. Il se posta si avantageusement  
qu'il ne pût être entouré, son premier  
rang mit un genouil en terre : il étoit  
armé de piques & de fusils : les Soldats  
extrêmement ferrez presentoit aux che-  
vaux

vaux des ennemis une espece de rempart herissé de piques & de bayonnettes : le second rang un peu courbé sur les épaules du premier , tiroit par-dessus , & le troisiéme debout faisoit feu en même tems derriere les deux autres. Ces Suedois fondirent avec leur impetuosité ordinaire sur les Saxons , qui les attendirent sans s'ébranler ; les coups de fusil , de pique & de bayonnette effaroucherent les Chevaux , qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moien les Suedois n'attaquerent qu'en desordre , & les Saxons se defendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa Cavalerie , l'armée de Schullembourg étoit détruite sans ressource. Ce General ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suede qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre , ni aucun de ses Generaux n'eurent cette idée. Ce combat inegal d'un corps de Cavalerie contre des Fantassins , interrompu & recommencé à plusieurs reprises , dura trois heures. Les Suedois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schullembourg ceda enfin , mais ses troupes ne furent pas rompues.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derriere lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le Fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le General Saxon sauva son Infanterie fatiguée. Les Suedois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la Cavalerie Suedoise. Au sortir de ce bois coule la Riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Schullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des bateaux, il fait passer la Riviere à la troupe qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schullembourg dependoit d'échaper au Roi de Suede, le Roi de son côté croioit sa gloire interessée à prendre Schullembourg & le reste de son

H 5

armée;

armée; il ne perd point de tems; il fait passer sa Cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermez entre cette Riviere de Parts, & le grand Fleuve de l'Oder qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schullembourg paroïssoit inevitable: il eslaia encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la Fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin qu'il remplit de Grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arrièregarde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce Fleuve; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le Fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discretion avec leur General. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois hono-

honorerent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Schullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Schullembourg n'étoit guères utile au Roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Drelde, craignant déjà, non sans raison, pour la Capitale de ses Etats Héritaires.

Charles XII. voïoit la Pologne soumise ; ses Generaux à son exemple venoient de battre en Courlande plusieurs petits Corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuient, & qui reparoissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suedois, ils se croioient sûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son Couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rappella encore aux ac-

cla-

clamations d'une foule de Noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une Diète y fut convoquée, tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversa.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le Roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la Religion Catholique. Clement XI. alors Pape envoia des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & sur tout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'il oloient assister au Sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Le Primat retiré alors à Dantzik, étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces Brefs de Rome, pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ses mains. Si ces Brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse, & que la plupart ne s'en prevalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les precautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain

ciscain reçut secrettement les Brefs pour les delivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm; ce Prélat très attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle piece. Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son General. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi preféablement à ceux du General des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la Ville.

Le même jour on publia un Placard du Roi de Suede, par lequel il étoit défendu à tous Ecclesiastiques Seculiers & Reguliers dans Varsovie, sous des peines très grièves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des Gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun Etranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avènement. Il disoit qu'il se delassoit de ses fatigues Militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les  
autres

autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la Cérémonie du Couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire : mais comme sa Politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre Maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se menageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son País dans une confusion affreuse ; & comme les Politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le Sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4 Octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner le Roi à Cracovie.



covie. Stanislas Leczinsky, & la femme Charlotte Opalinska furent sacrez Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Leopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit cette Cérémonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandisqu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler, que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats Héritaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la Discipline s'établissoit dans ses troupes : il avoit de bons Ingenieurs ; une artillerie bien servie ; beaucoup de bons Officiers : il sçavoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Generaux avoient appris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas : bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suedois dans la Mer Balthique.

Fort

Fort de tous ces avantages dûs à son seul genie, & de l'absence du Roi de Suede, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siège regulier ; & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les Soldats maîtres de la ville coururent au pillage : ils s'abandonnerent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtez pour arrêter le desordre & le massacre : il arracha lui-même des femmes des mains des soldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva dans l'hôtel de Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant ; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux Citoïens qui s'y rassemblèrent. „ Ce n'est point du sang „ des habitans que cette épée est teinte, „ mais de celui des Moscovites, que j'ai „ répandu pour sauver vos vies.”

Le Czar aspirait à plus qu'à détruire des villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la Ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son Commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie,

grie, dans une Isle marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande: lui-même traça le plan de la Ville, de la Forteresse, du Port, des Quais qui l'embellissent, & des Forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & déserte, qui n'étoit qu'un amas de bouë pendant le court Eté de ces Climats, & dans l'Hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route, & des marais profonds; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des Loups & des Ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le Czar avoit rassemblez de ses Etats. Les Païsans du Roïaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontieres de la Chine, furent transportez à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues avant de jetter les fondemens de la ville. La Nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un Païs qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes: ni les inondations qui ruïnerent ses ouvrages, ni la sterilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit perir deux cens mille hommes

Tom. I.

I

dans

dans ces commencemens, ne lui firent point changer de resolution. Il est difficile de prévoir si cette Colonie subsistera long-tems ; mais la posterité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la Nature, le genie des Peuples, & une guerre malheureuse, y apportoient. Petersbourg étoit déjà une Ville en 1705. & son Port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les Etrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce Climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les Generaux Suedois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs, n'avoient pû endommager cette Colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendoit toujours la main au Roi Auguste qui perdoit les siens ; il lui persuada par le General Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'Etat malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quel-

quelques troupes, accompagné du General Schullembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettoit sa dernière esperance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leur Pais aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi Auguste institua l'Ordre de l'Aigle blanche, foible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La Conference des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son Allié, pour courir éteindre lui-même une Rebellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti que le Roi Auguste ordonna que Patkul fut arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ses

intérêts , mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud secret de cet événement. Patkul prosrit en Suede pour avoir soutenu les Privileges de la Livonie sa Patrie , avoit été General du Roi Auguste ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du General Flemming, Favori du Roi, plus imperieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors General & Ambassadeur auprès d'Auguste : c'étoit un esprit penetrant ; il avoit demêlé que les vûes de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la Paix au Roi de Suede à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prevenir, & de menager un accommodement entre le Czar & la Suede. Le Chancelier évanta son projet, & obtint qu'on se feroit de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître : mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisez en plusieurs petits corps,

corps, brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas, de l'autre Schullembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suedois dissipa ces deux Armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquèrent les corps separez des Moscovites, l'un après l'autre; mais si vivement, qu'un General Moscovite étoit battu avant qu'il scût la défaite de son Compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur; s'il se trouvoit une Riviere entre les Ennemis & lui, Charles XII. & ses Suedois la passoient à la nage: Un parti Suedois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cens mille Ecus d'argent monnoié: Stanislas saisit huit cens mille Ducats appartenans au Prince Menzikoff General Moscovite. Charles à la tête de sa Cavalerie faisoit souvent trente lieues en vingt-quatre heures, chaque Cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantez & reduits à un petit nombre, fuïoient en desordre au-delà du Boristhene.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fonds de la Lithuanie, Schullembourg repassa enfin l'Oder, & vint

la tête de vingt mille Hommes présenter la bataille au grand Maréchal Renschild, qui passoit pour le meilleur General de Charles XII. & que l'on appelloit le Parmenion de l'Alexandre du Nord. Ces deux Illustres Generaux qui sembloient participer à la Destinée de leurs Maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits dans un lieu nommé Frawenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renschild n'avoit que treize Bataillons & vingt-deux Escadrons qui faisoient en tout près de dix mille Hommes : Schullembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son Armée un Corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinez en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des Soldats aguerris, qui joignoient la ferocité Russe à la discipline Allemande. Cette Bataille de Frawenstad se donna le 12. Février 1706. mais ce même General Schullembourg qui avec quatre mille Hommes avoit en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suede, succomba sous celle du General Renschild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résisterent pas un moment, les Moscovites jetterent leurs armes dès qu'ils virent les Suedois,



Suedois; l'épouvante fut si subite, & le desordre si grand, que le vainqueurs trouverent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargez qu'on avoit jettez à terre sans tirer. Jamais deroute ne fut plus prompte, plus complete & plus honteuse; & cependant jamais General n'avoit fait une si belle disposition que Schullembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suedois, qui virent en cette journée combien la Prudence humaine est peu maitresse des evenemens.

Parmi les Prisonniers il se trouva un Regiment entier de François: ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse Bataille de Hocsted si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste, qui en avoit fait un Regiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la Maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à la premiere ou plutôt à la seule charge des Suedois: le Regiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demanderent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée singuliere qui les reservoit à chan-

ger encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux : mais Renschild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat , pour punir sur eux les violences de leurs Compatriotes, & pour se débarrasser de ces Prisonniers dont il n'eût sçu que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie apprît cette nouvelle victoire : mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources ; il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux Regimens Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur : mais son malheur fut au comble, quand il sçut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diète de Ratisbonne qui représente l'Empire ; mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le Roi de Suede ennemi de l'Empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée : cela même le dé-

ter-

termina à venir plutôt en Allemagne.

A son aproche les Villages furent deserts; les habitans fuïoient de tous côrez. Charles en usa alors comme à Coppenhague: il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la Paix; que tous ceux qui revien droient chez eux & qui païeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traitez comme ses propres Sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on sçavoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartez. Il choisit son Camp à Alranstad près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe: il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: „ J'ai tâché, dit il, de vivre „ comme lui, Dieu m'accordera peut- „ être un jour une mort aussi glorieuse. „

De ce Camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les Registres des Finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir, il la

taxa à fix cens vingt cinq mille Rixdalles par mois. Outre cette contribution, le Saxons furent obligez de fournir à chaque Soldat Suedois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biere, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la Cavalerie. Les contributions ainsi réglées le Roi établit une nouvelle Police pour garantir les Saxons des insultes de ses Soldats : il ordonna dans toutes les Villes où il mit Garnison, que chaque hôte chez qui les Soldats logeroient, donneroît des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le Soldat n'auroit point sa paie. Des Inspecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suedois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On fait sous quelle discipline severe vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les Villes prises d'affaut, avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suedois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observerent en Saxe ; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y com-

commirent : contradictions qui feroient impossibles à concilier , si l'on ne savoit combien les hommes voient differemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits ; & que les vaincus ne prissent les plus legeres lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leipzig , un Païsan Saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un Grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le Soldat : Est-il vrai , dit-il , d'un visage severe , que vous avez volé cet homme ? Sire , dit le Soldat , je ne lui ai pas fait tant de mal que Vôte Majeste en a fait à son Maître ; vous lui avez ôté un Royaume , & je n'ai pris à ce manant qu'un Dindon. Le Roi donna dix ducats de sa main au Païsan , & pardonna au Soldat en faveur de la hardiesse du bon mot , en lui disant : Souviens-toi , mon ami , que si j'ai ôté un Royaume au Roi Auguste , je n'en ai rien pris pour moi.

La grande Foire de Leipzig se tint comme à l'ordinaire : les Marchands y vinrent avec une sûreté entiere ; on ne vit pas un Soldat Suedois dans la Foire :

on

on eut dit que l'Armée du Roi de Suède n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du Païs. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son Roïaume & de son Electorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la Paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec Monsieur Finsten Referendaire du Conseil privé; il leur donna à tous deux les Pleins Pouvoirs, & son Blanc signé. *Allez*, leur dit il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher les démarches pour la Paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux Allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au Vainqueur. Ses deux Plenipotentiaires arrivèrent de nuit au Camp de Charles XII. ils eurent une Audience secrète. Le Roi lut la lettre. " Messieurs, dit-il aux Ple-  
 „ nipotentiaires, vous aurez dans un mo-  
 „ ment

„ ment ma réponse. „ Il se retira aussitôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

*JE consens de donner la Paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.*

1. *Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour legitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres Traitez, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en son Camp les Princes Sobiesky, & tous les Prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les deserteurs qui ont passé à son service, & nommement Jean Patkul, & qu'il cesse toute procedure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plenipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantez de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art

d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suede. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : Telle est la volonté du Roi mon Maître; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette Paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec son Vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff Generalissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on decouvrit sa Négociation. Il se voioit en même tems detroné par son Ennemi; & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance delicate, l'armée se trouva en presence d'un des Generaux Suedois nommé



nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Pologne. Le Prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers pretextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suedois dans l'armée de Meyerfeld ; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suedois pendant les Négociations, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où il étoit ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au General ennemi, pour lui donner part du secret de la Paix, & l'avertir de se retirer : mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le General Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suedois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le Roi Auguste remporta presque malgré lui fut complete : il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa Capitale, Ville alors demantelée & ruinée, prête à recevoir le Vainqueur quel qu'il fût, & à reconnoître

noître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suede avec l'armée Moscovite. Mais aiant reflechi que Charles XII étoit à la tête d'une armée Suedoise, jusqu'alors invincible ; que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son Traité commencé ; que la Saxe, son País hereditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes feroit ravagée également par les Suedois ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le secourir ; qu'il demeureroit sans Etats, sans argent, sans amis, il conçut qu'il falloit fléchir sous la Loi qu'imposoit le Roi de Suede. Cette Loi ne devint que plus dure, quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la Négociation. Sa colere & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les Articles du Traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse, ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Finsten, l'un de ses Plenipotentiaires, arriva de Saxe avec

ce Traité de paix qui lui ôtoit la Couronne. Auguste hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suede, & que son ennemi se souviendrait peut être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf au Quartier du Comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosses bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui serroit le col : son habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drap bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une Couronne à l'autre. Auguste sur tout parloit avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les

plus cruelles. Les deux Rois dînèrent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste : mais loin de relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures : il voulut que le Roi Electeur, non-seulement envoiât à Stanislas les Pierres & les Archives de la Couronne ; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de felicitation sur son avènement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans différer le General Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son Rival la lettre suivante.

## MONSIEUR ET FRERE,

*Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suede, je ne puis m'empêcher de felicitier V<sup>otre</sup> Majesté sur son avènement à la Couronne, quoique peut-être le Traité avantageux que le Roi de Suede vient de conclure pour V<sup>otre</sup> Majesté, m'eût dû dispenser de ce commerce ; toutefois je felicitte V<sup>otre</sup> Majesté, priant Dieu que vos Sujets vous soient plus fidèles qu'ils ne me l'ont été.*

AUGUSTE, Roi.

*A Leipzig 8. Avril 1707.*

Stanislas répondit :

MON-

## MONSIEUR ET FRERE,

*La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suede : je suis sensible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites sur mon avènement ; j'espère que mes Sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, puisque j'observerai les Loix du Roiaume.*

STANISLAS, Roi de Pologne.

Le Roi Stanislas vint lui-même à Leipzig : il y rencontra un jour le Roi Auguste ; mais ces Princes se saluerent sans se parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans sa Cour deux Rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fût effacer des prières publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces Princes au sortir de leur prison refuserent de le voir ; mais le Sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit

K 2

hau-

hautement comme son Ambassadeur ; de l'autre le Roi de Suede exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le Chateau de Konisting en Saxe. Le Roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même tems. Il envôia des Gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suedoises ; mais auparavant il envôia au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sachant que Patkul étoit très-riche , voulut lui faire acheter sa liberté. Le Prisonnier comptant encore sur le droit des gens , & informé des intentions du Roi Auguste , refusa de paier ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les Gardes commandez pour saisir le Prisonnier arriverent , & le livrerent immédiatement à quatre Capitaines Suedois qui l'emmenèrent d'abord au quartier general d'Alrandstad , où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII. oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar ; & se souvenant

nant seulement qu'il étoit né son Sujet, ordonna au Conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colère, uniques sources de l'intrepidité des hommes, repandit amèrement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'Enfilden, qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assurer qu'il mourroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, & qu'il vit les roues & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de fraieur, & se jettâ dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suedois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles :

K 3

„ On

„ On fait ſçavoir que l'ordre très-  
 „ exprès de Sa Majeſté, notre Seigneur  
 „ très-clement, eſt que cet homme qui  
 „ eſt traître à la Patrie, ſoit roué & é-  
 „ cartelé pour reparation de ſes crimes,  
 „ & pour l'exemple des autres. Que  
 „ chacun ſe donne de garde de la trahi-  
 „ ſon, & ſerve ſon Roi fidelement. „ A  
 ces mots de *Prince très-clement*. Quelle cle-  
 mence, dit Patkul, & à ceux de *traître*  
*à la patrie*. Hélas, dit il, je l'ai trop  
 bien ſervie. Il reçut ſeize coups, &  
 ſouffrit le ſuplice le plus long & le plus  
 affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi perit  
 l'infortuné Jean Reinold Patkul, Ambaſ-  
 ſadeur & General de l'Empereur de  
 Moſcovie.

Ceux qui ne voioient en lui qu'un  
 Sujet revolté contre ſon Roi, diſoient  
 qu'il avoit mérité la mort; ceux qui le  
 regardoient comme un Livonien né dans  
 une Province, laquelle avoit des Privile-  
 ges à défendre, & qui ſe ſouvenoient  
 qu'il n'étoit forti de la Livonie que pour  
 en avoir ſoutenu les Droits, l'appelloient  
 le Martyr de la liberté de ſon Païs. Tous  
 convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambaſ-  
 ſadeur du Czar devoit rendre ſa per-  
 ſonne ſacrée. Le ſeul Roi de Suede é-  
 levé dans les principes du Deſpotiſme,  
 crut



crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupez en quartiers restèrent exposez sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alrandstad; on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de l'Envoié de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa memoire, & sans que personne de ceux qui étoient presens, osât parler sur un sujet si delicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au General Flemming, Favori, & depuis Premier Ministre du Roi Auguste. Flemming étoit né dans la Pomeranie Suedoise; & quoique dès son enfance il eût été attaché à l'Electeur de Saxe, Charles le regardoit toujours comme son sujet: il demanda long-tems qu'il lui fût livré, Flemming qui voioit son maître hors d'état de rien refuser, prit le parti de se retirer en Prusse. de-là il écrivit au Roi Stanislas, avec lequel il avoit été lié en Pologne,

ne, pour le supplier d'obtenir du Roi de Suede qu'il celsât cette proscription contre lui. Stanislas en parla avec chaleur; il reïtera ses prières huit jours de suite, sans pouvoir rien obtenir; enfin il se jetta presque aux pieds de Charles qui lui dit : Mon Frere, vous le voulez, je vous donne sa vie; mais souvenez-vous que vous vous en repentirez un jour. En effet Flemming servit depuis son Maître contre le Roi Stanislas, beaucoup trop au delà de son devoir.

Environ cetems-là un Livonien nommé Paikel, Officier dans les troupes Saxonnnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stoc-kolm par arrêt du Senat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de suplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant perir Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au Senat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'experience de son secret dans la prison en presence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville; & soit qu'il eût en effet decouvert quelque art utile, soit qu'il n'eût

n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vrai-semblable; on porta à la Monnoie de Stockolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience; & on en fit au Senat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la Reine aïeule de Charles ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoiât ses ordres à Stockolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses Amis la grace du Criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'interêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croioit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit: Je ne m'étonne pas que le Roi de Suede ait tant d'indifference pour la pierre philosophale: il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut appris l'étrange Paix que le Roi Auguste, malgré leurs Traitez, avoit conclué à Alrandstad; & que Patkul, son Ambassadeur Plenipotentiaire avoit été livré au Roi de Suede au mépris des Loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe: il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats Generaux des Provinces-Unies: il

appelloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pass'avilir jusqu'à donner de la Paix d'Alrandstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suede. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissance qui interposât les bons Offices en sa faveur, & qui ne fît voir combien peu un Sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de représailles envers les Officiers Suedois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suede, que de Suedois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir. Levenhaupt, General du Roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un Pais sans forteresses & plein de factions. Stanislas étoit au Camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les separe en plusieurs corps, & marche avec un Camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avoit point de Garnison Suedoise. Toutes les Villes de Pologne sont à celui qui se presente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Leopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varlovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'Assemblée de Leopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnez par la Paix d'Alrandstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnez. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut  
peu

peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pû dire quel eût été le veritable.

Pendant les conferences de Leopold, le Czar, lié d'interêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suede, obtint fecrettement qu'on lui envoiât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter confiderablement fes forces, en apportant avec eux la discipline & l'experience. Il les engageoit à son service par des liberalitez ; & pour mieux encourager les propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers Generaux & aux Colonels qui avoient combattu à la Bataille de Calish ; les Officiers fubalternes eurent des Medailles d'or ; les fimples Soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la Victoire de Calish furent tous frapez dans fa nouvelle Ville de Petersbourg, où les arts fleuriffoient à mefure qu'il aprenoit à fes troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confufion, la multiplicité de factions, les ravages continuels en Pologne, empêcherent la Diète de Leopold de prendre aucune refolution. Le Czar la fit transferer à Lublin. Le changement de  
licu

lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux : mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des Princes Sapicha, celui d'Ogin-ky, ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste, les nouveaux Sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leur País. Les troupes Suedoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les troupes Moscovites. Ils bruloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis ; on ne voïoit que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui detestoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Alrandstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le General Renschild, seize Regimens Suedois, & beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnoître

noître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits, son extrême affabilité lui reunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un País que ses troupes avoient desolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ses Corps d'armée, & où il devoit établir des magasins. Cette retraite laissa le Roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats, étoit le Comte Siniawsky, grand General de la Couronne, de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers Parti : il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se conténoit d'être Chef de Parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guères d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre País. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui  
en



en souffroient, se donnerent bien-tôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suede recevoit alors dans son Camp d'Alrandstad, les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur : le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux Jean Duc de Marlborough, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'ai jamais assiégué de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan, dans le Parlement un Chef de Parti, dans les Pais étrangers le plus habile Négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats Generaux, Fagel, homme d'un très-grand merite, que plus d'une fois les Etats Generaux aiant resolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en François, langue  
dans

dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le Prince Eugene, Compagnon de ses victoires, & avec Heinfius grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliez contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur; qu'il étoit sollicité secrettement par les François, & que si ce Conquerant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliez seroient opprimez.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliez. Mais le Duc de Marlborough ne croioit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suede.

Dès qu'il fut arrivé à Leipzig, où Charles étoit alors, il s'adressa secrettement, non pas au Comte Piper Premier Ministre, mais au Baron de Görtz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Görtz que le dessein des Alliez étoit de proposer bien-tôt au Roi de Suede d'être Mediateur une  
seconde

seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'esperance de découvrir par la réponse de Görtz les intentions du Roi, & parce qu'il eut mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son Audience publique à Léipsic.

En abordant le Roi il lui dit en François, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à savoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une Audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en Allemand & le Duc en François. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de penetrer les rapports qui sont entre leurs plus secretes pensées, & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de Guerre en General, il crut appercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des Conquêtes des Alliez. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la moderation de cette conference. Il apperçut de plus sur une table une carte de

Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suede & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir pénétré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de Négociations s'achèvent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réussi auprès du Roi de Suede qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper ; & la mémoire de ce Suedois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai su que Piper avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratislau, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de Marlborough. De plus, le Comte Piper qui sentoit qu'on

qu'on pourroit lui imputer un jour les  
 démarches de son Roi si elles devenoient  
 malheureuses, envoia au Senat de Suede  
 son avis cacheté pour être ouvert après  
 sa mort. Cet avis étoit que Charles de-  
 voit affermir en Pologne le trône de Sta-  
 nislus, & accepter ensuite la Médiation  
 entre la France & les Alliez, avant  
 d'aller s'engager dans la Moscovie. Il  
 est vrai que Piper pouvoit en même  
 tems conseiller à son Maître cette expe-  
 dition dangereuse, & vouloir s'en dis-  
 culper devant la Posterité ; mais aussi  
 il est certain que Charles étoit inflexible  
 dans le dessein d'aller détrôner l'Empe-  
 reur des Russes, qu'il ne recevoit alors  
 conseil de personne, & qu'il n'avoit pas  
 besoin des avis du Comte Piper pour  
 prendre de Pierre Alexiowits une ven-  
 geance qu'il cherchoit depuis si long-  
 tems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce  
 Ministre, c'est l'honneur rendu long-  
 tems après à sa memoire par Charles XII.  
 qui aiant appris que Piper étoit mort en  
 Russie, fit transporter son corps à Stoc-  
 kolm, & lui ordonna à ses dépens des  
 Obseques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore e-  
 prouvé de revers ni même de retarde-

ment dans ses succès, croïoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur les pas s'eriger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Comte Zobor Chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le Roi de Suede en presence de l'Ambassadeur Suedois à Vienne ; l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le Roi de Suede ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du Roi qui le renvoïa après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui aïant échapé à ses armes, avoient fui jusques sur les Terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; & si l'Envoïé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrez à leurs ennemis.

La troisiéme & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le Protecteur des Sujets Protestans de l'Empereur en Silesie, Province appartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertez & des Privileges établis à la verité par les Traitez de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludez par ceux de Ryfwyk. L'Empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Lutheriens de Silesie eurent plus de cent Eglises, que les Catholiques furent obligez de leur ceder par ce Traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assuroit la fortune du Roi de Suede, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des Loix.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'appelloit Joseph: il étoit Fils aîné de Leopold, & Frere du sage Empereur Charles VI. qui lui succéda depuis. L'Internonce du Pape qui residoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait ceder l'interêt de sa propre Religion à

ceux des Heretiques. Vous êtes bienheureux, lui répondit l'Empereur en riant, que le Roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien : car s'il l'avoit voulu, je ne fai pas ce que j'aurois fait.

Le Comte de Wratislau, son Ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Leipzig le Traité en faveur des Silesiens, signé de la main de son Maître. Alors Charles dit qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur ; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette Cour, qui aiant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irreconciliable, est toujours en defiance de l'autre, & ne soutient son credit que par l'habileté des Négociations : cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau, que les Suedois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas degeneré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la Reine Christine avoit laissez à Rome. On ne fait jusqu'ou ce jeune Conquerant eût porté ses ressentimens & les armes, si la Fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible : il avoit même



même envoié secrettement plusieurs Officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pû renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux; & les Suedois valoient peut-être mieux que les Macedoniens: mais de pareils projets qui sont traitez de divins quand ils réussissent, ne sont regardez que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultez étant applanies, toutes ses volonteés executées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa Religion Lutherienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connois-

soit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suedois ne savoient point encore où le Roi vouloit les mener. On se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipzig... il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant, jusqu'à toutes les Capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Leipzig à Stockolm*. La plupart des Suedois n'aspiroient qu'à y retourner ; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. „ Monsieur „ le Maréchal, dit-il, je vois bien où „ vous voudriez me mener ; mais nous ne „ retournerons pas à Stockolm si-tôt. ”

L'armée étoit déjà en marche, & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vûe : quelques Officiers s'avancerent à bride abattue pour savoir où il pouvoit être ;  
on

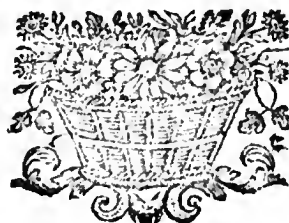
on courut de tous côtez; on ne le trouva point : l'allarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte ; les Generaux s'assemblerent : on étoit déjà dans la consternation : on apprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au Roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la Ville, suivi de trois ou quatre Officiers Generaux, & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusques dans l'appartement de l'Electeur, avant que la bruit se fût repandu qu'il étoit dans la ville. Le General Flemming aiant vû de loin le Roi de Suede, n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du Ministre : il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles dejeuna avec lui comme un voïageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livo-

nien proscriit en Suede, qui seroit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace, il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles ; bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette legere condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suede, & s'entretenoit avec Hord General Suedois. Je crois, lui dit il en souriant, que votre Maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas, repartit le General Hord, il vous refusera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans, la grace du Livonien. Charles la refusa d'une maniere à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste, & partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous ses Generaux assemblez en conseil de guerre ; il leur en demanda la cause. Le General Renschild lui dit, qu'il comptoit assiéger Dresde en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonniere. Bon, dit le Roi, on n'oseroit, on n'oseroit. Le  
lende-

lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguste tenoit Conseil extraordinaire à Dresde; vous verrez, dit Renchild, qu'ils deliberent sur ce qu'ils devoient faire hier.

*Fin du troisième Livre.*



A R.

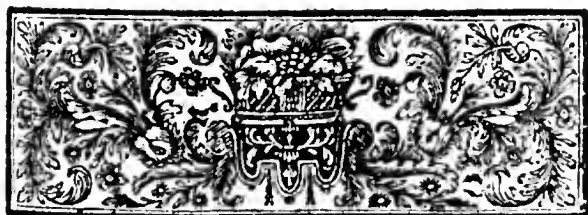
## A R G U M E N T

D U

## LIVRE QUATRIEME.

**C**harles. quitte la Saxe : poursuit le Czar :  
s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes,  
sa blessure : bataille de Pultowa : suites de  
cette bataille : Charles réduit à fuir en Tur-  
quie : sa reception en Bessarabie.

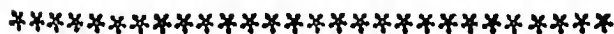
HIS.



HISTOIRE  
DE  
CHARLES, XII.  
ROI DE SUEDE.



*LIVRE QUATRIEME.*



CHARLES partit enfin de  
Saxe en Septembre 1707.  
suivi d'une armée de quaran-  
te trois mille hommes, autre-  
fois couverte de fer, & alors  
brillante d'or & d'argent; & enrichie des  
dépouilles de la Pologne & de la Saxe.  
Chaque

Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-seulement tous les Regimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque Compagnie plusieurs surnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Levenhaupt , l'un de ses meilleurs Generaux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes : il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande , & de nouvelles recrues lui venoient de Suede. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps, fuïoient de tous côtez au premier bruit de l'ap proche du Roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Generaux de ne jamais attendre ce Conquerant avec des forces inegales.

Le Roi de Suede au milieu de sa marche victorieuse, reçut une Ambassade solemnelle de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son Audience au quartier du Comte Piper ; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les Cérémonies d'éclat. Il soutenoit la  
dignité



dignité de son Maître par des dehors magnifiques; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son Armée, disoit que son Palais étoit le quartier de Piper. L'Ambassadeur Turc presenta à Charles cent Soldats Suedois, qui aiant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avoient été rachetez par le Grand Seigneur; & que cet Empereur envoioit au Roi comme le present le plus agreable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suede & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement: ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné Audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la Guerre: ce Païs ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus; & même de penetrer dans le Païs aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Leopold, à l'extrémité meridionale de Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Leopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui assisté de dix mille Suedois & de ses nouveaux sujets, avoit à conserver son Roïaume contre les ennemis étrangers & domestiques; pour lui il se mit à la tête de sa Cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niemen à deux lieues de la ville; & le Czar ne savoit encore rien de sa marche. A la premiere nouvelle que les Suedois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord; & Charles entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cens Gardes, le reste n'avoit pu le suivre.

Le

Le Czar fuioit avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes; & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze cents chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le Roi de Suede dans la Ville. Les quinze cents Moscovites arriverent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suedoise sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le Roi qui étoit à l'autre bout de la ville accourut bien-tôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les Corps Moscovites repandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suedois que le Roi partagea aussi en divers Corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus

de trente lieues de chemin. Ceux qui fuïoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déjà long-tems que toutes les saisons étoient devenues égales pour les Soldats de Charles, & pour ceux du Czar : la seule terreur qu'inspiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la difference entre les Moscovites & les Suedois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhene, en tirant vers l'Orient, ce ne sont que des marais, des deserts, des montagnes, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivez, on ne trouve point de vivres; les Païsans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suedois se servirent tour à tour de ces provisions; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas suffisantes.

Le Roi de Suede qui avoit prévu ces extrêmités, avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée : rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut

fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son Bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la riviere de Berezine, vis-à-vis Borisslou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suedois de passer la riviere. Charles posta quelques Regimens sur le bord de la Berezine, à l'opposite de Borisslou, comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vûe de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la riviere: il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un Corps de trois mille hommes qui defendoit ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils decamperent, & se retirerent vers le Boristhene, gâtant tous les chemins & detruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suedois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhene. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchez dans un lieu nommé Hollofin, derriere un marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une

rivière. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son Infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la rivière & le marais, aiant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa Cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnez qu'aucune barriere ne pût les defendre, furent enfoncez en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la Cavalerie Suedoise.

Cette Cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suedois nommé Gullenstiern qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son Infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuié les plus grands dangers, & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une medaille où on lisoit d'un côté : *Silva, paludes, aggeres, hostes victi.* Et de l'autre : *Victrices copias alium laturus in orbem.* Les

Les Moscovites chassés par tout, repassèrent le Boristhène qui sépare les Etats de la Pologne de leur Pais. Charles ne tarda pas à les poursuivre ; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars ; Destinée commune aux Places frontières.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser en peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suede. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs Capitales, répondit simplement : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : “ Mon frere „ Charles, dit-il, pretend faire toujours „ l'Alexandre : mais je me flatte qu'il ne „ trouvera pas en moi un Darius. „

De Mohilou, place où le Roi traversa le Boristhène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le Pais de

Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suedoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708 le Roi attaqua auprès de Smolensko un Corps de dix mille hommes de Cavalerie & de six mille Calmowks.

Ces Calmowks sont de Tartares qui habitent entre le Roïaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarcande, Pais des Tartares Usbeks, & Patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le Pais des Calmowks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmowks dans  
les



les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée n'ayant avec lui que six regimens de Cavalerie, & quatre mille Fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son regiment d'Ostrogothie ; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmowks étoient cachez : il parurent alors, & se jetterent entre le regiment où le Roi combattoit & le reste de l'armée Suedoise. A l'instant & Moscovites & Calmowks entourerent ce regiment & percerent jusqu'au Roi. Ils tuerent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui : un Ecuier lui en presentoit un autre ; mais l'Ecuier & le cheval furent perchez de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blesez ou tuez, ou entraînez loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bon-

heur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il comptoit toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmowks avec seulement une Compagnie de son regiment : il arrive à tems pour dégager le Roi : le reste des Suedois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit les rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la Capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues françoises : les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux mêmes que ceux par où les Suedois avoient déjà passé : mais on eut avis que le Czar avoit non-seulement rendu toutes les routes impraticables, soit en les couvrant d'eau dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossés profonds, soit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abattues, mais encore brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'hiver aprochoit : il y avoit peu d'apparence d'avancer promptement dans le Pais, nulle d'y subsister ; & toutes les forces Moscovites réunies, pou-  
voient

voient aller au Roi de Suede par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles aiant fait la revûe de toute son armée, & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le General Levenhaupt qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point : il resolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le Pais des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce Pais a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhene qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est : la principale ville est Bathurin sur la petite riviere de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Meridionale située par le quarante-huitième degré, est un des Pais des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais Gouvernement y étouffe le bien que la Nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne sement ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de

Précop, les Moldaves, tous Peuples brigands, viendroient ravager leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un Protecteur, & par conséquent un Maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukranienens jouirent du privilege d'élire un Prince sous le nom de General ; mais bien-tôt ils furent dépouillez de ce droit, & leur General fut nommé par la Cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un Gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie : il avoit été élevé Page du Roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, aiant été decouverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui étoit du Pais de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi-mort  
de

de fatigue & de faim. Quelques Païsans le secoururent : il resta long-tems parmi eux , & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La superiorité de ses lumieres lui donna une grande consideration parmi les Cosaques : sa reputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar , cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques , & de rendre ces peuples plus dependans : Mazeppa répondit , que la situation de l'Ukraine , & le genie de cette Nation étoient des obstacles insurmontables : le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin , & qui ne commandoit pas toujours à sa colere , l'appella traître , & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine , forma le projet d'une revolte : l'armée de Suede qui parut bien-tôt après sur les frontières , lui en facilita les moïens , il prit la resolution d'être independant , & de se former un puissant Roïaume de l'Ukraine & des debris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux , entreprenant & d'un travail infatigable : il se liguait secrettement avec le Roi de Suede pour  
hâter

hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suedoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers qui ne savoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce Pais, il pût conquérir la Moscovie au Printems suivant, & cependant il s'avança vers la rivière Desna qui tombe dans le Boristhene à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvez jusqu'alors dans la route, étoient legers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le General Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des Pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin ;  
mais

mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots resterent embourbez ou abîmez dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si penible, pendant laquelle les Suedois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit : cette armée extenuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit manqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un Corps de Moscovites qui avança vers l'autre bord de la riviere : le Roi fut étonné ; mais il resolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviere étoient si escarpez, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traverserent la riviere selon leur maniere accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage : le Corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit milles hommes : il ne résista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avança dans ces Pais perdus, incertain de la route & de la fidelité de Mazeppa : ce Cosaque parut enfin ; mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les  
Mos-

Moscovites avoient découvert & prevenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur ces Cosaques qu'ils avoient taillez en pièces : ses principaux amis pris les armes à la main , avoient péri au nombre de trente par le suplice de la rouë , ses villes étoient réduites en cendre , ses trésors pillés , les provisions qu'il préparoit au Roi de Suede saisies : à peine avoit-il pû échapper avec six mille hommes & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toutefois il aportoit au Roi l'esperance de se soutenir par ses intelligences dans ce Pais inconnu , & l'affection de tous les Cosaques , qui enragez contre les Moscovites , arrivoient par troupes au Camp , & le firent subsister.

Charles esperoit au moins que son General Levenhaupt viendroit reparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suedois qui valoient mieux que cent mille Cosaques , & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Boristhene au-dessus de Mohilou , & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà , sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots , avec l'argent



gent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & de Sossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhene, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le General Suedois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suedois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuerent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on fuioit de tous côtez. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entierement defait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaupt joignoit le Roi de Suede avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriere-garde où étoient des Colaques & des Calmowks : Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-

moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer. De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallitsin. Levenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croiant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais; & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suedois firent face par tout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le General Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit; enfin le nombre l'emporta: les Suedois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots: les Suedois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le General les  
mit

mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers , sous peine d'être cassés , & aux Soldats, sous peine de mort , de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arriverent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flâmes ; ils le saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauterent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suedois , envoya un de ses Generaux nommé Phlug les attaquer encore pour la cinquième fois : ce General leur offrit une Capitulation honorable. Levenhaupt la refusa & livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille Soldats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié ; l'autre ne put être forcée : enfin la nuit survenant , Levenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, passa la Soffa à la nage suivi par cinq mille hommes qui lui restoient, dont les bleffez passe-

rent sur des radeaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suedois, & Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au Camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi Stanislas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems ; mais les Moscovites vainqueurs de Levenhaupt, lui eussent coupé les chemins, & Siniawsky l'occupoit assez en Pologne.

Le Roi de Suede se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un País où il n'avoit guères de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le memorable hiver de 1709. plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis ; il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid presque à ses yeux.

Les

Les Cavaliers n'avoient plus de bottes, les Fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvoient : souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières ; faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suede, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. „ Eh quoi ! lui dit „ le Roi, vous ennuiez-vous d'être loin „ de votre femme ? si vous êtes un vrai „ Soldat, je vous menerai si loin que „ vous pourrez à peine recevoir des „ nouvelles de Suede une fois en trois ans. ”

Un Soldat osa lui présenter avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même suffisamment : le Roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au Soldat : Il n'est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait tout

petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'Armée Suedoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre General.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm, mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa Sœur, que la petite verole enleva au mois de Decembre 1708: dans la vingt-septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante que son Frere étoit impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse: il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il aprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en execution de ses ordres, mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son Camp; puisqu'entre lui & Stockolm, il y avoit près de cinq cens lieues à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le Roi de Suede, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des Confederez  
de

de Pologne, réunis contre Stanislas sous le General Siniawski, s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hiver pour faire tête au Roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'Armée Suedoise periroit entierement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être recrutée; tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ses Etats.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Fevrier on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques desavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suedois. Mazeppa seul, ce Prince des Cosaques, les faisoit subsister; sans ce secours l'Armée eut péri de faim & de misere. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidele à son nouvel Allié, soit que le suplice affreux de la rouë dont avoient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suedois; & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'esperance de penetrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultowa, sur la riviere Vorskla, à l'extrêmité Orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhene; le Czar en avoit fait un magazin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suede, de Livonie, de Pomeranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultowa, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bientôt le maître: l'esperance renaissoit dans l'armée. Les Soldats regardoient la prise de Pultowa comme la fin de toute leurs miseres.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siège qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses precautions, jetta du secours dans la ville; la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siège avec plus de vigueur: il emporta les ouvrages avancés,



cez, donna même deux assauts au corps de la place, & prit la courtine. Le siège étoit en cet état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la riviere pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le foulard de la botte du Prince étoit tout sanglant courut chercher des Chirurgiens: la douleur du Roi commençoit à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les Chirurgiens visiterent sa plaie; la gangrene y étoit déjà: ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi; taillez hardiment, ne craignez rien: il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains; regardant les incisions qu'on lui faisoit, com-

me si l'operation eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un apareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voioit entre le Boristhene & la riviere qui passe à Pultowa, dans un Pais desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de Conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité, mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Marechal Renchild dans sa tente, & lui ordonna sans deliberation, comme sans inquietude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le General. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau: Non, dit le General froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente:

Ren-

Renchild ne vous a-t-il rien appris, lui dit le Roi? Rien, répondit Piper: Eh bien je vous apprend donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte Piper fut effrayé d'une résolution si désespérée, mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultowa entre les deux plus célèbres Monarques qui fussent alors dans le monde: Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suedoises; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire; Alexiowits ne fuyant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le Monarque Suedois liberal par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë; celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple; d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas

depouillé la rudesse de son éducation & de son País, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter; les Nations avoient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de Grand qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultowa au Nord, le Camp du Roi de Suède au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultowa au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la rivière à une lieue de Pultowa, du côté de l'Occident, & commençoit à former son Camp.

A la pointe du jour les Suedois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reste fut laissé dans le Camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. Desorte que l'armée Suedoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées.

Les

Les Generaux Renschild, Field, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le Prince de Wirtemberg, Parent du Roi, & quelques autres dont la plupart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous soucyner les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suedois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un Camp retranché. Les Officiers le disoient aux Soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son Infanterie. Une partie de la Cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la Cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du Camp Moscovite; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le General Slipenbak à la tête des Suedois, fondit sur cette Cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suedoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fût percé d'une

d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tuez sous lui, les Suedois crierent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le General Creuts avec cinq mille Cavaliers ou Dragons qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa Cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenuë par le detachement de Creuts, fut rompuë à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiroient du Camp sur la Cavalerie Suedoise, & l'Infanterie Russe debouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une presence d'esprit, & par une penetration qui n'appartient dans ces momens qu'aux veritablement grands hommes, detache alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultowa & les Suedois; le Prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son Maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Sue-

Suedoise, & les troupes restées au Camp devant Pultowa; mais ayant rencontré un Corps de reserve de trois mille hommes; l'envelopa & le tailla en pièces.

Cependant l'Infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la Cavalerie Suedoise se rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie; & le Roi aidé de son Velt-Marechal Renchild, ordonnoit tout pour un combat general.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes, son Infanterie occupant le centre, sa Cavalerie les deux aîles. Le Czar disposoit son armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suedois ne lui en opposoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major General, & sembloit obéir au General Cseremetoff. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui étoit un présent du grand Seigneur, exhortant les Capitaines & les Soldats, & promettant à chacun des récompenses.

Charles

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancard en pièces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suedois consternés s'ébranlerent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'Infanterie Moscovite qui mit en deroute l'armée Suedoise, tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre grenadiers, couvert de sang, & tout froissé de sa chute, pouvant parler à peine, s'écrioit, Suedois, Suedois; la colere & la douleur lui rendant quelques forces. Il tenta de rallier quelques regimens. Les Moscovites les poursuivoient à coup d'épées, de baïonnettes & de piques. Déjà  
le



le Prince de Wirtemberg, le General Renschild, Hamilton, Stakelberg, étoient faits prisonniers, le Camp devant Pultowa forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec tous les Officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce Camp, & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage: mais les nuages de poussière & de fumée, qui couvroient la campagne & l'égarement d'esprit, naturel dans cette desolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la Garnison.

Le Roi ne voulut point fuir & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le General Poniatowsky, Colonel de la Garde Suedoise du Roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ,

champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à un jeune Suedois nommé Frederic, premier Valet de chambre du Roi & homme aussi intrepide que son Maître : tous deux prennent le Roi par-dessous les bras, & aidez d'un Drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Frederic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soutenoit de tems en tems.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion General par nécessité, rallia cinq cens Cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de simples Cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix regimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suedoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carrosse du Comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & on prit avec précipitation la route du Boristhene. Le Roi qui depuis le moment où

où

où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper : Il est pris avec toute la Chancellerie, lui répondit-on. Et le General Rénchild, & le Duc de Wirtemberg? ajoûta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. Prisonniers chez des Moscovites! reprit Charles en haussant les épaules; allons donc allons plutôt chez les Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'ils s'éloignoit, les Moscovites saisirent son artillerie dans le Camp devant Pultowa, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouverent six millions en especes, dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suedois furent tuez dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille s'écarterent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suedois & Polonois, que Cosaques, qui fuïoient vers le Boristhene, sous la conduite du General Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla

Tom. I.

O.

par

par un autre chemin avec quelques Cavaliers. Le Carosse où il étoit rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce il s'égara pendant la nuit dans un bois, là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtez.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhene. Levenhaupt venoit d'arriver avec les debris de l'armée. Les Suedois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croioient mort. L'ennemi approchoit, on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se deffendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour ; mais la plus pressante inquiétude des Suedois étoit le danger de leur Roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en

qu'en cet endroit ; on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le General Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide , & un vent violent commençant à souffler , ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau, Mullern Chancelier du Roi , & le Comte Poniatowsky , homme plus que jamais nécessaire au Roi , par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgrâces , passèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois cens Cavaliers de la garde du Roi , & un très-grand nombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux , hazarderent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au dessous , furent emportez & abîmez dans le fleuve. De tous les Fantassins qui risquerent le passage , aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les debris de l'armée étoient dans cette extrémité , le Prince Menzikoff s'aprochoit avec dix mille Cavaliers ayant chacun un fantassin en crou-

pe. Les cadavres des Suedois morts dans le chemin de leurs blessures, de fatigue, & de faim, montroient assez au Prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée. Le Prince envoya au General Suedois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Generaux furent aussi-tôt envoyez par Levenhaupt pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du Roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre, mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune esperance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrepidité. Cette armée entiere fut faite prisonniere de guerre. Quelques soldats desespercz de tomber entre les mains des Moscovites se precipiterent dans le Boristhene, le reste fut fait esclave. Ils defilerent tous en presence du Prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé

voyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suedois pris à Pultowa.

Ces malheureux furent dispersez depuis dans les Etats du Czar, mais particulièrement en Siberie, vaste Province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce Pais barbare où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingenieux par le besoin, y exercerent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfevre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent Peintres, d'autres Architectes. Il y en eut qui enseignèrent les Langues, les Mathematiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues qu'on y envoioit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, Premier Ministre du Roi de Suede, fut long-tems enfer-

mé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Molcou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stocolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas: car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penetré d'une joye qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le Champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, où est donc mon frere Charles?

Il fit au Generaux Suedois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au General Renschild à combien les troupes du Roi son maître pouvoient monter avant la bataille? Renschild répondit que le Roi  
seul



seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente-cinq mille hommes; savoir dix-huit mille Suedois, & le reste Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda comment ils avoient pû hazarder de pénétrer dans un país si reculé, & d'assiéger Pultowa avec cette poignée de monde? Nous n'avons pas toujours été consultez, reprit le General Suedois, mais comme fideles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de nôtre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna à cette réponse vers quelques uns de ses Courtisans, autrefois soupçonnez d'avoir trempé dans des conspirations contre lui, „ Ah! dit-il, voilà comme il faut servir son Souverain. Alors prenant un verre de vin, „ à la santé, dit-il, de mes Maîtres dans l'art de la guerre. Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre? Vous, messieurs les Generaux Suedois, reprit le Czar. „ Votre Majesté est donc bien ingrate, reprit le Comte, d'avoir tant maltraité ses Maîtres? Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers Generaux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de

de generosité, & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suedoise sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misere; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats, Il fuïoit dans une mechante calèche, ayant à son côté le Major General Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un desert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet: le pais est situé au quarante-septième degré: le sable aride du desert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Comte Poniatowsky mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces plaines; ayant decouvert un faule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse  
de-

decouverte sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suede. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis , aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont defiguré jusqu'au nom de ces Païs que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques mille de là au Boristhene , & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midi, est la petite ville d'Ozakou, frontière de l'Empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refuserent de les passer à Ozakou, sans un ordre de Mehemet Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un païs où une fausse démarche coûte souvent la vie , n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la Province, qui reside à Bender dans la Bessarabie, à trente lieues d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de la

la Porte; & de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longues Moscovites après avoir passé le Pristhene poursuivoient le Roi sans lâche; si on avoit tardé encore heure il étoit pris. A peine eut-il sé le Boghdans les batteaux des Turques ses ennemis parurent au nombre près de six mille Cavaliers; le Roi la douleur de voir cinq cens hommes sa petite troupe, qui n'avoient pû passer encore, saisis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozak lui demanda par un Interprète pardon ses retardemens, qui étoient cause de prise de ces cinq cens hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une reprimande severe, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender qui étoit en même tems Serafsquier, titre qui répond à celui de General, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi; & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, toutes les commoditez, tous les Officiers,